

Vol. V-No 4

20 sous

Avril 1921

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX

Audet, M. F. J.
201, rue Cobourg
Janv. 22 Ottawa, Ont.



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE

ÉMILE MILLER
ALPHONSE DÉSELETS
HENRI D'ARLES
ANTONIO PERRAULT

FRANÇOIS HERTEL
LOUIS-D. DURAND
PIERRE HOMER
LOUIS DELIGNY
JACQUES BRASSIER et ANATOLE
VANIER

MOT D'ORDRE : — POUR LA FÊTE DE
DOLLARD.....
NOTRE AVOIR ÉCONOMIQUE.....
LA RENTRÉE DES PÊCHEURS.....
UN ESSAI D'ART DRAMATIQUE.....
LE PACIFIQUE CANADIEN ET LA LAN-
GUE FRANÇAISE.....
PIERRES D'ATTENTE.....
PAR DELÀ NOS FRONTIÈRES.....
À TRAVERS LA VIE COURANTE.....
LES LIVRES.....
VIE DE L'Action française — RAPPORT
ANNUEL.....

LIGUE DES DROITS DU FRANÇAIS

Nouvelle adresse 369, RUE ST-DENIS

MONTREAL

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques.

NOS PLACEMENTS

dans nos industries.

NOS ACHATS

chez nos marchands.

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de neuf millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la *Ligue des Droits du français*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur-civil, trésorier. MM. les abbés Philippe PERRIER et Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal. MM. Omer HÉROUX, journaliste, le Dr Joseph GAUVREAU, registraire du Collège des Médecins; et Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal.

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada



Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

d'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner + sa profession ou occupation ÷ ÷ ÷ + + + ÷



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeteriers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

UN ACTIF NATIONAL

Dans le Canada français, à l'heure actuelle, une maison financière solide et digne de toute confiance est un actif national. Nous croyons que notre maison est une institution de ce genre. Par ses directions en matière de placements elle a fait fructifier à 6% en moyenne, depuis quelques années, d'innombrables millions qui sans elle se seraient perdus dans toute sorte de folles entreprises.

Versailles Vidricaire Boulais

LIMITÉE

MONTREAL

Immeuble Versailles
Tél: M. 7080

QUEBEC

80, rue S.-Pierre
Tél: 8620

OTTAWA

Imm. Banque Nationale
Tél: Queen 503

TEL. BELL: EST 2390

J. O. LABRECQUE & CIE

AGENTS POUR LE CHARBON

DIAMANT NOIR

ET LE

COKE

DE LA

MONTREAL LIGHT, HEAT & POWER CO.

141, RUE WOLFE,

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

TOUJOURS EN AVANT

**THE
PRIMUS**
Noir et Vert
naturel
En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CRÈME DE TARTRE
GELÉES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

LA **“STRATHCONA”**

Compagnie d'Assurance-Incendie
(Édifice Versailles)

90, RUE SAINT-JACQUES, MONTRÉAL

*Cette compagnie, essentiellement canadienne-française, a été organisée en 1908,
avec une charte provinciale, et opère dans la province
de Québec seulement*

Capital autorisé.....	\$500,000
Capital souscrit.....	300,000
Capital payé.....	120,000

DÉPOT COMPLET AU GOUVERNEMENT

Cette compagnie n'est pas contrôlée par la
“Canadian Fire Underwriters' Association”
quant à ses taux.

A.-A. Mondou, N. P.
Président et Gérant général.

J. Marchand,
Sec.-Trés.

Tél. Bell Main 2181-2182

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

NOUVEAUTES :

Bordeaux—Mariages d'après-guerre	.75
Delly—L'Ondine de Capdeuilles	.75
Bourget—L'Ecuyère	.75
Elissa Rhais—Les Juifs ou la Fille d'Éléazar	.75
Maurice Rondet-Saint—Randonnées transatlantiques	.75

Ajouter 5 sous pour le port.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

(Constituée en corporation par une loi du Parlement, de juillet 1900)

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....	\$ 5,000,000.00
Capital payé et surplus.....	\$ 4,300,000.00
Actif total, au delà de.....	\$59,000,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C. P., ex-maire de Montréal de la maison Laporte, Martin (L^{tée}), administrateur du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY,

Vice-président et Directeur général: M. TANCREDE BIENVENU, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Ocean Services Limited".

M. L.-J.-O. BEAUCHEMIN, président de la Librairie Beauchemin (L^{tée}).

M. M. CHEVALIER, dir. général du Crédit Foncier Franco-Canadien.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C. L., Québec, président de la Cie de Pulpe de Chicoutimi.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: Hon. Sir ALEXANDRE LACOSTE, ex-juge en chef de la cour du Banc du Roi.

Vice-président: L'hon. N. PÉRODEAU, ministre sans portefeuille du Gouvernement Provincial, administrateur de la "Montreal Light, Heat & Power Co."

M. S.-J.-B. ROLLAND, président de la Cie de Papier Rolland.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

POUR LA FÊTE DE DOLLARD

Un mois nous sépare du 24 mai, un mois que tous les vrais patriotes voudront employer à préparer la fête des héros. Ici, à l'Action française, nous tenons à ces évocations historiques, comme à un moyen de rénovation nationale. L'on sait sur quels principes se fonde notre doctrine. Pour croître, identiques à nous-mêmes, selon le type de race créé par nos pères, nous voulons nous reporter sur notre fond. Pour grandir vigoureusement nous entendons utiliser toutes nos énergies spirituelles. Mais notre type ethnique s'est réalisé, en sa plus grande perfection, dans l'histoire de la Nouvelle-France. Et dans cette histoire même, une heure, celle de 1660, a condensé plus que les autres, en une sublime synthèse, la vie profonde de notre race. On voit de là l'opportunité d'une fête de Dollard. Si elle est vraiment une résurrection de ce passé, par elle nous sera rendue vivante la forme d'humanité incarnée par nos aïeux; des émanations saintes enrichiront l'atmosphère morale de notre pays. Que le 24 mai prochain soit donc la fête de toute l'Amérique française. Et pour qu'à cette fête soit fixé à jamais son caractère, qu'elle soit une reviviscence de notre âme héréditaire dans le grand souffle de 1660; que la jeunesse y soit associée puisque lui appartient l'épopée du Long-Sault; que tous portent à la boutonnière la rose de Dollard. Il faut un signe, ce jour-là, qui manifeste l'unanimité morale, un symbole qui affirme de quel idéal nous sommes. Profitons de toutes ces fêtes, de toutes ces manifestations pour hausser notre race vers le sentiment de sa personnalité. Le temps peut venir, plus tôt qu'on ne le pense, où nous aurons besoin de l'état d'âme des peuples adultes.

L'ACTION FRANÇAISE.

NOTRE AVOIR ÉCONOMIQUE

Il y a deux façons d'étudier l'avoir économique d'un pays. La première consiste à compulser les statistiques officielles, en y relevant les diverses sources de production, pour se demander ensuite comment les intensifier ou les transformer. C'est le procédé qui convient le mieux aux pays à population dense, de grande activité industrielle, où les forces intelligentes sont depuis longtemps appliquées à l'exploitation de la nature.

L'autre façon d'apprécier l'avoir économique d'un pays, c'est de refermer les inventaires, de ne retenir que peu de statistiques, de descendre du portique des écoles et d'aller interroger la nature chez elle, en se disant : a-t-on tout vu, tout compté, tout éprouvé; a-t-on suffisamment réfléchi sur ce que le domaine national comporte de richesse et..... d'indigences? C'est le procédé d'enquête le plus propre à un État jeune comme le nôtre.

Il y a en tout pays des indigences, et de fâcheuses, qu'il faut subir; il y en a d'autres, par contre, que l'intelligence humaine peut transformer. Tout à côté des ressources exploitées et de celles qui le seront demain, il y a les richesses en puissance et, outre ce qui est ostensible et palpable, des richesses dont le germe est caché et qui n'attendent qu'une opportune et généreuse intervention de l'intelligence pour se traduire en réalités. C'est que l'esprit est créateur de richesse, non seulement lorsqu'on exploite la matière qui est immédiatement et traditionnellement à

notre disposition, mais encore, mais surtout lorsqu'on a une parfaite intelligence des facteurs géographiques. En ce genre de recherches il faut partir de ce fait qu'un pays n'a de valeur qu'en autant qu'il est intimement compris dans son architecture et dans ses « possibilités ».

Le premier des éléments de la fortune d'un pays, c'est le sol. Notre province couvre 687,000 milles carrés, dont 37,500, soit la dix-huitième partie à peine, relèvent de l'administration municipale. On sait en outre que l'étendue des cantons et des espaces ouverts à la colonisation est de quelque 11,500 milles. Restent 638,000 milles à partager entre la forêt, la *taïga*, la steppe moussue et la roche nue. Combien pour chacune? Mystère, profond mystère.

Quoi qu'il en soit, ne perdons pas de vue ce fait capital que la valeur d'un pays ne se calcule pas brutalement en milles carrés, puisque les sols sont loin d'être partout d'égale valeur. Tout comme il y a des déchets sociaux et des déchets industriels, il y a des déchets dans les aires territoriales; et notre province en est largement pourvue. Il serait dangereux de se bercer d'illusions à ce sujet. Tel que nous l'avons trouvé, notre pays n'est pas le mieux doté en sols. A part le bassin immédiat du Saint-Laurent, à part certaines vallées richement tapissées d'argile, à part certaines étendues de calcaire plutôt rares au delà des Laurentides, nos sols nous invitent à l'économie; tous ont besoin d'être savamment aménagés; ce sont des sols ingrats, que le simple travail de l'homme est impuissant à transformer entièrement.

N'y a-t-il pas dans nos Cantons de l'Est, du lac Memphremagog au lac Mégantic, toute une série de ballons couverts d'argile à blocs, — une argile de provenance glaciaire, si fine qu'elle nous glisse entre les doigts, et que le ravinement, conséquence inévitable du déboisement, est

en train de stériliser? Là, il faut rompre les pentes en construisant des terrasses qui marcheraient en quelque sorte à l'assaut du ravinement, si nous ne voulons pas que le cailloutis se substitue aux graminées, ni que les torrents charrient au loin le meilleur de ce sol trop léger.

Il y a aux flancs des Laurentides des pans de sol qui disputent l'espace aux croupes osseuses, aux mornes de granite. Là se trouve déjà une population admirable de courage et de sacrifice, et qui a depuis longtemps perdu tout espoir de voir son labeur rémunéré, — ne serait-ce que médiocrement. Selon une formule aussi juste que bien connue, « ces coins de pays n'auraient jamais dû être ouverts à la colonisation ».

L'Abitibi est une autre région au terrain d'origine glaciaire. Mais, ici, au lieu du relief grêle des Cantons de l'Est, c'est une plaine, dont la surface s'est enrichie de débris végétaux. On espère y cultiver des céréales exigeantes. N'oublions toutefois pas que les argiles à blocs sont dépourvues de chaux et de potasse, dont le blé est si exigeant.

Selon la nature chimique des terrains et le modelé des régions, il nous faudra travailler à conserver le sol même : ici, en vue de retenir le terreau que l'eau atmosphérique arrache aux pentes et qu'elle entraîne si facilement dans les déclivités, où il va encombrer le lit des rivières; ailleurs, nous devons restituer à la forêt les espaces sablonneux qui ont été déboisés inconsidérément et que notre activité est manifestement impuissante à féconder; ailleurs encore, il faudra affecter au pâturage des ovins certaines régions trop froides pour notre agriculture; partout enfin, imitant l'Europe du nord, l'Allemagne particulièrement, il faudra donner à la terre cultivée quelque chose de plus et de mieux que la traditionnelle fumure. N'allons pas nous étonner que les pays à blé de la vallée laurentine proprement dite soient

devenus obstinément inféconds. Sans doute, le sol récupère beaucoup de ses forces par son simple contact avec les agents atmosphériques, dont la pluie et la neige sont les plus actifs; mais un sol comme celui-là, qui a été mis à contribution d'une manière intensive et soutenue, a perdu certains de ses éléments constitutifs que les jachères les plus longues sont impuissantes à lui restituer. N'a-t-on pas vu l'agriculture allemande, anglaise, belge et française qui, cependant, n'exploite pas des sols exclusivement glaciaires comme les nôtres, tomber sous l'étroite dépendance des phosphates, des nitrates et des guanos?

Il serait suprêmement intéressant de savoir quelle étendue de la province reste à un titre quelconque susceptible d'exploitation agricole. Nous n'avons pas à redouter le manque d'espace, mais il faut comprendre quelle est son exacte signification; il est opportun de connaître quel est le champ d'occupation disponible pour l'expansion prochaine de notre nationalité, — ce qui n'implique aucunement que cette expansion doive être circonscrite par les frontières mêmes de la province.

Pour le moment, nous sommes des faiseurs de laitages et de papier. Il y a quaranté ans, nous étions des bûcherons et des producteurs de céréales. Que serons-nous demain? La question n'est pas oiseuse, puisque nous pratiquons sous diverses formes une industrie destructive et que nous avons marché jusqu'ici avec une connaissance plutôt superficielle et empirique de notre avoir.

Chacun sait déjà qu'avec les Laurentides commence une zone forestière, remarquable par son étendue, ses eaux de surface, son absence de grands vides et la valeur grandissante du produit industriel dont elle est la source féconde. Or, depuis les débuts de notre exploitation forestière, depuis cent dix ans jusqu'à l'ère des pulperies, les essences

qui ont aujourd'hui une si grande importance ont été considérées comme n'en ayant pratiquement aucune. Ainsi apparaît cette vérité que les initiatives de l'industrie peuvent changer entièrement la valeur de certaines ressources naturelles, qu'elles peuvent faire de Guyot un roi.

Aussi longtemps, dit-on, que la matière première existera en abondance et que l'eau s'engouffrera dans les turbines avec la constance voulue, le nord québécois ne cessera pas d'être le siège d'une industrie prospère du papier. Autant, sinon plus que certains États de grande superficie, nous pouvons dire que notre politique est « une politique de bois et d'eau ». En effet, bien qu'il ne faille pas exagérer les avantages que nos gens tirent de l'existence des pulperies, on comprend sans peine que, dans les conditions présentes, l'avenir de l'industrie du papier nous crée des obligations non équivoques. Car on se rend compte déjà que la productivité de notre forêt implique, outre un service de protection efficace contre les feux, l'emménagement des eaux et l'aménagement des bois. On recherche très sérieusement la méthode à suivre pour que la forêt donne un rendement maximum : la coupe complète, suivie du reboisement, ou la coupe réglée, ne prélevant chaque fois que les arbres qui sont parvenus à un certain développement ?

On croit savoir que la croissance de nos conifères demande quelque cinquante ans; on espère augmenter leur rendement grâce au semis et à l'émondage. De cette façon le prix de la pâte à papier se stabilisera, dit-on, et notre province pourra rester la grande pourvoyeuse de papier à journal. Il faut noter que l'on a débuté en n'utilisant que l'épinette (le mélèze); on est devenu beaucoup moins exigeant; tous les conifères et même le bouleau sont maintenant transformés en pâte à papier. Certaines firmes ont

commencé à reboiser leurs domaines sur lesquels elles ont déjà fait razzia. Nos ruraux ne haussent plus les épaules à voir un ingénieur enfouir des cônes de pin dans le sable; et les pépinières du gouvernement justifient de plus en plus leur création; enfin, la légende que l'épinette se développe en vingt ans, au point d'être d'utilisation profitable, a déjà vécu.

Ce sont là autant d'indices que l'on s'intéresse à la forêt et à ce qu'il faudrait faire pour en assurer la permanence. Mais, nous l'avons dit, comme il faut aménager la forêt en vue d'assurer l'écoulement des eaux de surface, cela nécessite la confection d'une carte avec des lignes de contours aussi serrées que dans les régions habitées. Tout d'abord, il serait suprêmement intéressant de savoir quelle est au juste l'étendue de cette forêt, quels espaces dénudés peuvent lui être restitués, quelle étendue en a déjà été affirmée, quelle est la vigueur du bois vers les hautes latitudes, comme au centre de l'Ungava, enfin, par quelle transition cette forêt passe à la *taïga*, au rabougrissement, comment elle finit.

Au-dessous des forêts, au-dessous des espaces couverts de sol meuble, il y a parfois le trésor des mines. La pétrographie québécoise nous autorise à croire qu'un avenir minier nous est réservé. Nous possédons deux régions minéralisées : la série des plissements qui encombrent les Cantons de l'Est, et la plaine bosselée qui se développe en arrière des Laurentides. On peut s'attendre à trouver dans les Cantons de l'Est des gisements analogues à ceux qui existent en Pennsylvanie, puisque les gîtes minéraux du sud sont dans les mêmes conditions géologiques que nos Cantons de l'Est, qui les prolongent, d'ailleurs. Chaque poussée de défrichement dans la région des Apalaches a été suivie d'intéressantes trouvailles. Il faut observer encore

que la production intensive des mines est partout la conséquence d'un peuplement de quelque densité. On comprend à quel point notre province est encore peu connue, lorsqu'on sait que ses incomparables dépôts d'amiante ne nous ont été révélés que par des coups de mines, lors de la construction du *Québec Central*, en 1877. Il y a là des exploitations déjà solidement établies, comme celle du fer chromé et des pyrites de cuivre; quant aux gisements d'amiante, ils n'ont pas de rivaux dans le monde.

Il est fort possible que, sur le terrain laurentien, c'est-à-dire au delà des Laurentides et jusqu'aux mers boréales, il y ait beaucoup de ces deux métaux que l'on place avec assurance au tout premier rang : l'or et le fer. De l'or, il peut y en avoir en quantité considérable, dans les innombrables filons de quartz dont le laurentien a été injecté; et du fer, il doit s'en trouver sous forme d'hématites et de limonites, à la base des plus puissantes couches d'argile à blocs; nous savons qu'il y a en outre du fer magnétique, charrié avec le sable par maintes rivières qui descendent du plateau laurentien.

Il règne encore beaucoup d'incertitude au sujet de notre nord. Les eldorados et les montagnes de fer sont rares. C'est la prospection à la lumière de la géologie qui nous fera connaître graduellement notre avoir minéralogique. Cependant, nous devrions nous soucier dès maintenant de localiser les terrains ferrifères que le géologue Low a traversés à diverses reprises, dans son exploration de l'Ungava.

On a dit que l'exploitation intense des mines est l'indice d'une diminution de l'actif national. Cela est vrai, tout particulièrement lorsqu'il s'agit de charbonnages, du gaz naturel, du pétrole, — choses que la nature a pris des millénaires à mettre en réserve et qui sont la résultante

d'une longue élaboration géologique; car ces substances sont extraites une fois pour toutes, presque sans espoir de réfection, et la plupart d'entre elles ne sont pas susceptibles de se reconstituer en volume appréciable, pendant l'existence nationale.

C'est au chapitre de la géologie industrielle qu'il nous faut confesser la plus sérieuse des indigences. Comment oublier que nous n'avons pas une berline de houille, pas un gallon de pétrole, pas une tonne d'asphalte, pas une barrique de sel gemme? Par ailleurs, nous possédons quelques rares puits de gaz, quelques onces de paillettes d'or, d'appréciables gisements de cuivre, de chrome, d'antimoine, de phosphates. Mais surtout nous avons du mica, de l'amiante, de l'ardoise en telle abondance que nous en échangeons volontiers une partie contre le fer, la houille, le pétrole qui nous manquent; car lorsqu'on appartient à une civilisation qui s'appuie au premier chef sur la circulation, il est bien malaisé de se passer de fer, de houille et de pétrole.

Il nous reste cependant un peu mieux que de simples espoirs. L'examen attentif d'un seul canton du comté de Labelle ne nous a-t-il pas révélé l'existence en quantités considérables de kaolin, de plombagine, de mica, d'amiante et, comme un produit dérivé de celle-là, de l'apatite (phosphate de chaux), dont la plupart de nos terres agricoles ont un si grand besoin? Bien que le caractère des ressources minérales de notre province nous avertisse qu'elle ne peut pas aspirer à la grande industrie métallurgique, il faut que, pour atténuer cette indigence, nous fassions valoir tout notre acquis. Pour cela, nous devrions tenter d'autres recherches et ne pas abandonner si vite la partie, comme nous l'avons fait depuis l'exploration du Chibogamo, en 1910.

En tout pays l'agriculture et l'industrie nécessitent le concours de certaines plantes cultivées et de certains animaux domestiques. Ce serait de la haute fantaisie et méconnaître l'histoire de la civilisation, que de prétendre que les uns et les autres se trouvent répartis sur d'immuables habitats. L'expérimentation dans ce domaine serait d'autant plus intéressante que nous possédons un arrière-pays très vaste, qu'il faudra coloniser tôt ou tard, sinon par défaut d'espace, du moins par nécessité économique, lorsque nous entreprendrons d'exploiter les forces hydrauliques et les gisements miniers de l'Ungava.

Nous devons rechercher tout d'abord quels animaux domestiques ou sauvages de l'étranger pourraient être acclimatés en ce pays. Il importe de savoir, par exemple, si le lama, la vigogne et l'alpaca, qui donnent une laine précieuse pour les draps fins et la chapellerie, ne pourraient pas s'adapter au climat de nos montagnes. Il est vrai que ces bêtes sont originaires de pays semi-arides, éprouvant des périodes de sécheresse; mais tel animal, qui vit en liberté absolue dans un pays sec ou à saisons contrastantes, peut s'adapter à un autre, quoique plus humide, où on lui aura ménagé des abris. Il n'y a que l'expérience, d'ailleurs, qui puisse disposer de ces incertitudes.

Qui a déjà démontré que le yak, la chèvre du Tibet ne prospéreraient pas dans notre nord? Ces bêtes pleines d'endurance, de vigueur et de docilité, et qui portent, elles aussi, de riches toisons, seraient éminemment précieuses, partout où nos animaux domestiques ne pourront plus être considérés comme dans un milieu approprié.

Sait-on que le renne prospère aux environs de Shawinigan? Il y a quatre ans une firme avait entrepris de planter d'épinettes ses domaines dévastés; et l'ingénieur voyait croître à son grand embarras, entre les épinettes, des pous-

ses d'essences à feuilles caduques, — du « bois franc » parmi du « bois à papier ». La chose ne pouvait se faire sans nuire à la croissance des épinettes. L'ingénieur fit brouter des chèvres, dans l'espoir qu'elles s'attaqueraient de préférence aux frondaisons des jeunes bois francs; mais elles se délectaient tout autant des aiguilles des conifères que des tendres feuilles des décidus. Il fallait trouver la bête respectueuse du bois à papier. On songea au renne, dont on connaissait le régime alimentaire; il vint, il tint sa promesse, il ne dérogea pas : c'était l'*eurêka* de l'affaire.

La portée manifestement considérable de ces acclimations vaut sans doute la peine que l'on en tente de nouvelles, — si vraiment il y a en cela quelque risque.

Si nous voulons que le nord nous soit de quelque utilité, en outre de l'exploitation de ses bois, il nous faut le mieux comprendre. N'est-il pas possible d'y faire l'élève de certaines espèces d'oiseaux, tel l'eider, sur la côte de l'Hudson? Et dans la presque infinité de ses lacs, véritables viviers naturels, ne pourrions-nous pas introduire un poisson à chair ferme et savoureuse, comme le chorégone? Ce chorégone c'est le « poisson blanc », qui a été d'un si grand secours aux missionnaires qui ont évangélisé les solitudes du Nord-Ouest, dans le bassin du fleuve Mackenzie. On sait pourquoi le chorégone ne se trouve pas dans les eaux du Québec septentrional, mais il serait étrange qu'il ne pût s'y multiplier.

Ce qui est le plus propre à nous étonner dans ce domaine d'enquête, c'est la multitude des ressources que nous avons gardées inexploitées. Nos plantes indigènes sont inconnues, pour la plupart, et nous doutons de leurs vertus. Cette herbe à lien dont on parlait d'élogieuse façon, même avec un brin de mystère, avant l'ère des pulperies; cette plante qui encombre les chenaux et les eaux mortes du lac

Saint-Pierre, elle a une fibre des plus propres, paraît-il, à la fabrication des papiers forts et des papiers de luxe. Qui nous le démontrera ?

Depuis quelque vingt ans, trois des paroisses de la rive droite du lac Saint-Pierre se sont avisées d'imiter les Abénaquis, leurs voisins, si habiles dans la vannerie. Mais il faut voir combien les gens du lac ont en quelque sorte ennobli cet « art de quêteux ». A côté du bois blanc, ils ont domestiqué une plante sauvage, qui croissait dans le lac plat, le « foin d'odeur » ; et ils font maintenant des paniers composites, mi-bois, mi-paille, et dont il se dégage une senteur du meilleur ton. Je crois même qu'on devrait l'introduire bravement dans la parfumerie, cette riche senteur, comme un foin coupé.

Un autre moyen à notre disposition pour tirer le sud comme le nord de leur léthargie, ce serait d'exploiter les tourbières. Bon gré mal gré, nous y serons d'ailleurs bientôt amenés, par suite de la raréfaction des combustibles. D'ici là, on pourrait cultiver sur ces tourbières la canneberge, au lieu d'en importer chaque année de 50,000 à 80,000 boisseaux, des agriculteurs du Vermont et du Maine, qui en vivent, parce qu'ils en font une culture soignée.

Il y a deux précieuses industries solidaires de l'agriculture et dont le développement nous serait fort profitable : l'industrie sucrière et celle des textiles.

On sait que la qualité de la betterave à sucre dépend surtout de la température nocturne. Lorsque la moyenne minimum de la saison tombe au-dessous de 45° F. il y a décroissance de la teneur en sucre. C'est ce que nous disent les rapports des fermes expérimentales. Or, celles du Québec, où l'on a fait des recherches, se trouvent au Cap-Rouge et à Lennoxville, par conséquent dans des lieux dont le niveau et l'altitude sont loin de représenter les con-

ditions optima de notre agriculture. Quel écart entre le climat de ces deux établissements et celui du sud de Montréal ! Il y a tout lieu de croire que la région Laprairie-Saint-Jean, avec ses argiles grasses et sa moyenne de température estivale, répond aux conditions nécessaires pour assurer un avantageux rendement de cette culture. Mais combien d'années s'écouleront avant que l'on sache pour de bon s'il est économiquement possible d'y implanter une industrie sucrière, ce qui nous libèrerait de l'importation du sucre de cannes ?

Sait-on que la Gaspésie est éminemment propre à la culture du lin à filasse ? C'est ce qu'ont démontré des expériences faites il y a quatre ans déjà, sous la direction du ministère fédéral de l'agriculture. A quoi faut-il attribuer le fait que ce coin de la province peut donner une filasse de qualité supérieure, qui nous dispenserait d'importer de la manille des Philippines et de la jute du Mexique ? Au climat, surtout, qui doit présider à la spécialisation des cultures. En raison de sa vertu naturelle, on devrait affecter la Gaspésie à la culture du lin, pour que le Canada ne tirât plus du dehors la matière première qu'exige chaque année la fabrication de 60,000,000 de livres de ficelle.

Il ne manque pas d'autres cultures à caractère industriel, qui sont actuellement irréalisables chez nous, parce que la main-d'œuvre est trop rare, ce qui veut dire aussi trop chère. Mais il faut commencer, en ne perdant pas de vue que si nous réussissons, nous aurons résolu ces graves problèmes : le partage du sol et l'urbanisme, — deux maux sociaux qui, tout en n'étant pas particuliers à notre jeune pays, sont étranges lorsque l'on considère sa formidable réserve d'espace.

Est-il vrai qu'il ne serait pas profitable de cultiver quelque plante textile indigène ? Évidemment nous ne

sommes pas curieux, nous manquons d'esprit d'initiative. Ne disons pas que ce sont là des impossibilités ou des futilités; seuls notre peu d'initiative, notre passivité, notre indifférence à l'égard de la nature nous ont permis de délaisser aussi longtemps ces sources de production qui en valent bien d'autres. Le jour où nous voudrions que l'aménagement et l'utilisation de nos ressources — depuis les plus fameuses jusqu'aux plus humbles — deviennent de payantes entreprises, il y aura de quoi occuper tout un ministère : le ministère des ressources naturelles. Mais à quoi bon la pensée, si elle ne doit pas être suivie de l'action ?

Il est temps que nous nous employions à fonder cet avenir économique, espéré par Errol Bouchette et entrevu par M. Montpetit.

Il y a des choses que l'État doit faire; il y en a d'autres qu'il lui est loisible de faire, et d'autres enfin qu'il ne doit pas faire. N'allons pas prétendre en vertu de principes sociaux mal compris, que l'intervention de l'État ne serait pas de mise dans une pareille entreprise, qui réclame l'utilisation d'une infinité de ressources et la mise en œuvre d'autant de moyens d'action.

Le premier des desiderata est une carte à grande échelle de la province. On utiliserait à cette fin l'admirable carte fédérale dite de l'État-Major, à l'échelle d'un mille au pouce, avec contours des niveaux par 25 pieds, et qui est déjà si avancée pour les régions d'ancienne occupation. On la compléterait par des levés, au besoin par des explorations, consignées à la même échelle. Cette œuvre topographique servirait de base à toute une série de cartes à échelle plus restreinte, illustrant les divers aspects de nos ressources et qui serait le memento des transformations à réaliser.

Il nous faut un jardin d'acclimatation, où l'on rechercherait de quels nouveaux auxiliaires, de quelles plantes et

de quels animaux de l'étranger nos agriculteurs, nos colons pourraient être dotés. Pour mieux indiquer l'esprit qui présiderait à la conduite de ce laboratoire naturel, je dirai que l'on ne s'y préoccuperait de satisfaire la curiosité du visiteur que comme d'un but accessoire, puisque la devise de cet établissement serait *pour servir*.

A l'État revient en outre l'obligation de dresser l'inventaire des gîtes miniers et de la composition des sols. On consignerait ces recherches sur la carte topographique dont nous avons parlé, autant pour permettre au citoyen de se faire une opinion éclairée sur notre politique économique, que pour nous guider dans l'utilisation des domaines vancants. On ne saurait oublier que, seules les nations qui développent économiquement leurs ressources nationales et évitent le gaspillage en tout ce qu'elles produisent, pourront maintenir leur avoir et en vivre presque exclusivement, — ce qui est la formule des avenir économiques. « La terre, a écrit Jean Brunhes, est un capital dont l'usufruit seul nous appartient. A l'État et à l'opinion publique reviennent le devoir de s'opposer au gaspillage des ressources naturelles, dont l'exploitation rationnelle doit toujours réserver l'avenir. L'abus n'est point l'usage, et, malgré son ancienneté, le *jus abutendi* doit disparaître de nos codes ».

Ne médisons pas trop de notre pays; tout en reconnaissant qu'il n'est ni le plus dépourvu ni le mieux doté des coins du monde, rappelons-nous que c'est le travail bien inspiré, autant que la matière première, qui crée la richesse. Mais pour créer cette richesse, pour utiliser sagement nos ressources, il nous faut les mieux comprendre. Lorsque nous serons devenus plus attentifs à l'exploitation du réel,

cessera cette atonie des intelligences et des volontés et l'on assistera au grand renouveau dont notre pays a tant besoin.

Émile MILLER,

Professeur de Géographie à l'Université de Montréal.

SOURCES : — Tous les livres bleus des gouvernements de Québec et d'Ottawa.

LES LIVRES DE PRIX

C'est le temps de songer à l'achat des livres pour distribution de prix. Dans *Le Nationaliste* du 10 avril dernier, Étienne Anthony dénonçait avec énergie cette malheureuse "Haine du livre" qui confine trop de commissions scolaires à une impardonnable parcimonie en cette matière. Les distributions de prix sont à peu près le seul moyen, chez nous, de faire entrer dans les familles, de mettre entre les mains des enfants, quelques ouvrages de valeur. Pour faciliter davantage la diffusion du livre français, l'*Action française*, qu'on s'en souvienne, fera d'ici quelques semaines, des remises considérables, variant de 25 à 60 pour cent, aux commissions scolaires, aux collèges, couvents, écoles ainsi qu'à tous les particuliers qui feront des achats de livres pour distribution de prix. Qu'on demande nos catalogues.

LA RENTRÉE DES PÊCHEURS

A Grande-Rivière, en Gaspésie,
juillet 1920.

*La mer sera méchante au large,
Les pieds-de-vent l'ont annoncé
Et la mouette a devancé
Les signaux du maître-de-barge.*

*Par la bonne brise emportés
Ils s'embarquaient pour la semaine,
Mais le gros-temps qui les ramène
Ne fait point grâce aux entêtés.*

*Et c'est pourquoi, sans marchandage,
Ils ont remonté leurs filets,
Clos le cokrom et les volets
Et mis la voile d'abordage.*

*Le vent s'élève tout à coup.
Lasse d'être ainsi monotone
La vague déferle et moutonne.
Le nordêt souffle de Miscou.*

*Au pied du phare qui s'allume,
Du haut du cap rouge et hautain
Nos yeux cherchent dans le lointain
Les voiles que masque la brume.*

*Voici que sur la haute-mer
Des ailes blanches se dessinent,
Et l'on dirait des bécassines
Qu'amuse le salin amer.....*

*Pourtant, ils n'ont pas l'habitude
De s'attarder imprudemment
Lorsque rugit le flot dément
Qui dompte leur volonté rude.*

*Mais, ils ont balancé leur choix
Entre l'Ile familière
Et la Côte qui les espère
De Port-Daniel au Barachois.....*

*Maintenant, leurs voiles s'approchent
Dont le nombre grandit toujours
A mesure que fuit le jour
Et que la nuit noircit les roches.*

*On entend les appels du bord,
Le grincement sourd des poulies
Sur les vergues qui se replient,
Car à présent le temps est mort.....*

*Et la rentrée est solennelle
Dans la pénombre du soir bas.
A quelque cent brasses, là-bas,
L'orage déjà s'amoncelle.*

*Le vent bourrasse les flots noirs
Dont les brisants lourds s'entrechoquent
Et les barges, comme des coques,
Ont des va-et-vient d'encensoirs.*

*Or, dans le calme plat des rades,
Les gens accourus sur les quais
S'informent à ceux débarqués
Jusqu'où furent les camarades.*

*Et tant que le dernier pêcheur
N'aura pas noué ses amarres,
Anxieusement, sous les phares,
Des yeux scruteront la noirceur.*

*Car le calvaire qui domine
Le front des caverneux rochers
N'est plus aperçu des nochers
Que sous l'éclair qui l'illumine.*

*Aussi, les femmes, les vieillards,
A genoux devant les croisées
Prieront, cette nuit, mains croisées,
Pour les chaloupes en retard.....*

*Et c'est ainsi que se motive
La tristesse qu'au fond des yeux
Ont ces amants présomptueux
Que la mer exalte et captive.....*

Alphonse DÉSILETS.

UN ESSAI D'ART DRAMATIQUE

Dans notre jeune littérature, il y a des genres que l'on ne songe pas assez à cultiver. Et ce sont pourtant ceux par lesquels il serait possible à nos écrivains d'influer le plus sur l'esprit public. En renonçant à ces moyens d'action intellectuelle, ceux-ci retardent l'heure où nous pourrions enfin jouir de notre autonomie littéraire, prélude d'une complète indépendance dans l'ordre de la pensée. Qu'avons-nous en fait de roman? et qu'avons-nous surtout en fait de drame? Le roman, du moins, a eu jadis de beaux jours; dans une histoire critique de notre littérature, les chapitres que l'on pourrait lui consacrer ne seraient ni les moins fournis ni les moins intéressants. Mais le drame donnerait tout au plus matière à quelques lignes. Au reste, l'une et l'autre de ces formes d'art sont comme plongées dans un lourd sommeil. Tout peuple qui n'est pas béotien ayant cependant besoin de théâtre et de lecture facile, le nôtre en est donc réduit à vivre uniquement d'importations étrangères, sur ces deux points. Et ainsi s'entretient chez nous un état d'âme éminemment favorable au règne indéfini du colonialisme. N'est-ce donc que dans le domaine de l'esprit qu'il soit défendu d'apprendre à se suffire à soi-même et à utiliser et exploiter ses ressources personnelles? L'on parle beaucoup de conquête économique et de mise en valeur de nos richesses industrielles et terriennes; l'on veut que le Canada-Français tire parti des infinies possibilités que lui offre la nature et qu'il devienne un facteur de premier ordre dans la production matérielle. Et cela est très juste. Mais ce serait hâter notre essor économique et commercial,

que de libérer d'abord l'intelligence nationale de tous ses asservissements, que de prouver à tous que nous pouvons vivre de notre fonds, et extraire de nos traditions déjà longues et de l'observation de notre état social, des drames et des romans dont le sujet nous ramènerait enfin chez nous, et nous sortirait de cet exotisme moral qui menace de nous engloutir.

Aussi ai-je salué avec sympathie l'apparition d'un drame qui nous reportait aux origines de Ville-Marie, et nous remettait en contact avec les âmes supérieures qui ont veillé sur le berceau où la grande cité future venait de naître. Tite-Live disait qu'à force de compulsions les poudreuses chroniques romaines, il s'était fait une âme antique. Il faut se faire une âme spéciale, une âme religieuse, dépouiller tout vain scepticisme, pour comprendre quelque chose au merveilleux divin qui s'est manifesté dans les commencements de la colonie. Faute de s'être mis dans les dispositions voulues pour aborder d'une main sûre ces impondérables surnaturels, nous avons eu des historiens qui ont faussé le sens des mystères de grâce que notre vie primitive a vu éclore. N'y a-t-il donc que ce qui se voit et que ce qui se touche qui soit réel ? Dans nos moments de dépression, quand nous nous demandons, avec un sentiment voisin de l'angoisse, quel sera l'avenir de notre nationalité, et si les forces adverses qui l'enserrent ne finiront pas par l'étouffer, c'est dans un retour vers les théophanies qui ont fait de notre modeste aurore un incomparable spectacle, que nous retrouvons l'espérance, l'enthousiasme en nos destinées. Se pourrait-il que la Providence eût déployé en notre faveur tant de signes de protection et d'amour, pour que tout cela aboutisse à un échec ? Dans son beau livre sur SAINT AUGUSTIN, M. Louis Bertrand met en grand relief la parole, une des plus sublimes paroles qui aient traversé les siècles :

dite à Monique par un évêque inconnu d'Afrique : « Il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ». Il est impossible également qu'une race qui fût si visiblement adoptée par Dieu, et qui a eu des saints et des saintes pour fondateurs et pour ancêtres, je ne dis pas disparaisse, mais renonce à remplir la vocation pour laquelle elle a été choisie, qu'elle se fonde dans le matérialisme ambiant et devienne aussi grande boutiquière.

Il est acquis à l'histoire que des personnages de tout premier plan ont présidé à notre formation. Jules Lemaître, résumant sa pensée sur Fénelon, a dit qu'« il fût un magnifique français ». Maisonneuve, Lambert Closse, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Madame d'Youville, pour ne parler que des fondateurs de Ville-Marie, furent plus que de magnifiques Canadiens. Car leurs actions s'inspiraient d'un haut mysticisme. Leur patriotisme fût à base de sentiment religieux. Un écrivain français, sollicité de donner son opinion sur Jeanne d'Arc, se refusait à reconnaître le caractère divin de sa mission et de sa vie : « Elle fût simplement : Jeanne, la bonne française ». Et M. de Lesseps de lui répondre : « Je la tiens pour sainte, précisément parce qu'elle fut bonne française ». Ce mot ne s'applique-t-il avec justesse aux héros que nous venons de mentionner ? Nous pouvons les tenir pour saints, précisément parce qu'ils furent de bons Canadiens-français.

Et maintenant, faut-il s'étonner qu'on ait transporté à la scène ces figures presque surhumaines ? Était-il défendu de nous présenter ces personnages en qui une riche nature se couronnait des plus mâles vertus ? Était-ce un anachronisme que de nous faire entrer dans le sublime mystère qui possédait ces âmes ? Je veux bien que le théâtre soit devenu comme une annexe des mauvais lieux. Est-ce là, toutefois, sa fonction essentielle, que de faire

intervenir des brigands ou de nous intéresser à l'adultère ? N'y a-t-il donc que les âmes de courtisanes qui soient dignes d'être analysées ? C'est l'une des modes du pauvre romantisme d'avoir cherché à nous attendrir sur le charme des « lys rouges » et d'avoir réservé ses sympathies pour toutes les épaves sociales. Le jeu des plus grossières passions est devenu l'aliment nécessaire du drame moderne, comme aussi du roman. Mais Corneille et Racine en avaient jugé autrement. Cela les a-t-il empêchés de créer des chefs-d'œuvre ? Quelle sottise aberration pour un dramaturge que d'aller chercher ses sujets dans les bas-fonds ! Comme si les nobles sentiments humains ne pouvaient être matière d'art ! Et quelle déviation du sens moral, chez le public qui encourage par sa présence des évocations de scènes dont il rougirait, dont il serait déshonoré, dont il pleurerait amèrement, si le foyer familial en offrait seulement l'ombre ! Et l'on ne craint pas d'aller applaudir à des pièces où des âmes dévastées montrent à nu leurs tares, non pour en gémir, mais pour attirer sur elles l'admiration de la foule. Belle éducation, en vérité, pour des femmes ou des jeunes filles, que cette réhabilitation paradoxale de tout ce que notre pauvre nature offre de plus lamentable !

Le spectacle de la vertu n'est ennuyeux qu'aux dépravés. Les âmes saines s'y plairont au contraire toujours. En nous donnant ce drame noble : *Aux jours de Maison-neuve*, Madame Laure Conan a fait confiance à notre public ; elle a dû se dire qu'il en est parmi nous qui sont encore assez épris de beauté morale, pour vibrer au rappel des ombres glorieuses dont notre passé reste illuminé à jamais. Il m'est difficile de prononcer, à propos de ce drame, le mot de création. La création fut le roman d'où il est tiré, *Oublié*, le meilleur peut-être de notre jeune littérature, assurément celui où l'auteur a mis plus d'élégance dépouil-

lée, plus d'art bref; entre toutes ses fictions, c'est l'*Oublié* qui est la plus ferme de facture. En voici le thème : une famille, considérable par sa position dans la colonie naissante, la famille Moyen, a été massacrée par les Iroquois; seule Élisabeth, jolie enfant blonde, à peine une jeune fille, a été épargnée. Les sauvages lui ont laissé la vie, mais non la liberté. Elle est leur prisonnière, leur esclave peut-être. Lambert Closse, qui n'en est pas à ses premiers faits d'armes, jure de racheter la jeune captive. Il n'a pas d'arrière-pensée, en projetant pareille chose. Il est brave et il est mystique. Il ne peut supporter que le sang de France, qui coule dans les veines d'Élisabeth, soit profané par une alliance forcée avec un barbare. Surtout, la religion de cette enfant court de grands risques de s'éteindre au milieu des infidèles. Dans une rencontre avec les Iroquois, Closse, au péril de sa vie, fait prisonnier un de leurs chefs, que M. de Maisonneuve propose en échange d'Élisabeth. C'est la rançon pour celle-ci. La petite arrive bientôt au fort de Ville-Marie, où l'on lui présente son sauveur. Élisabeth ressent pour Closse une gratitude infinie, à laquelle se mêle tout de suite un sentiment plus fin, et tout aussi naturel : de l'amour. Elle aime celui qui l'a arrachée des mains des Iroquois. Son amour est tendre, innocent et vif; il perce de mille charmantes façons. Closse n'est pas insensible au charme qui émane de cette jeune fille, déjà si femme. Mais il se défend contre l'inclination qui le porte vers elle, pour cette raison suprême qu'il est comme consacré à la Vierge-Marie. Sa vie ne lui appartenant plus, ayant fait à Notre-Dame le vœu de se sacrifier pour l'avenir de sa colonie, a-t-il le droit de se reprendre, et de former, comme le commun des mortels, des liens qui l'empêcheraient d'être tout à son œuvre de dévouement? « Ce qui ennoblit l'amour, c'est d'être contrarié », a dit Jules Lemaître. L'amour d'Élisabeth

pour Lambert Closse puise dans la résistance qu'il rencontre, sinon plus de noblesse, du moins plus d'énergie. Finalement, le héros cède; le mariage a lieu. Mais cette union sera bientôt brisée par la mort violente de celui qui, en donnant sa main et son cœur à une femme, n'avait cependant pas renoncé à sa première vocation : lutter jusqu'au bout pour la défense de Ville-Marie.

La donnée est jolie : la rapide analyse que nous venons d'en faire ne rend pas tout le parti que l'auteur en a tiré. La romancière a développé ce sujet avec beaucoup d'art, une psychologie pénétrante et fine, qui fait de son œuvre une chose exquise. La dernière partie cependant n'est pas aussi creusée que le reste. Il y a un fléchissement, et comme une fatigue, dans l'exposé de l'état d'âme auquel Lambert Closse est en proie, tiraillé qu'il est entre son amour pour sa jeune épouse, la douceur qu'il goûte à son foyer, et le désir de se sacrifier afin que l'idéal auquel il s'est voué ne soit pas anéanti. En transportant à la scène ce thème, Laure Conan a suivi d'un peu près le roman. J'eusse préféré qu'elle le transformât, non pas, sans doute, essentiellement, mais en donnant plus de place, plus d'ampleur, à ce qui est le nœud de l'action : l'amour d'Élizabeth, et les scrupules héroïques qui se partagent le grand cœur de Closse, et lui font peur de cueillir la fleur délicate éclore sous ses pas. Oh ! qu'il y avait là matière à de subtiles analyses. C'est là le côté réel du drame. C'est là-dessus qu'il fallait insister. Or, au lieu d'une étude profonde et fouillée de cette situation extrêmement riche en incidents passionnels, nous avons des indications. Le sujet est traité en surface, quand il aurait demandé à être scruté jusque dans ses plus secrets replis. Même dans le roman, l'auteur n'a pas extrait tout ce qu'il recélait d'images, de pensées, de cris humains; et il y avait moyen d'aller plus au fond de ce duel tragique. Le

drame lui a encore fait la part plus mince. C'est le grand défaut de cette adaptation. Laure Conan s'en est tenue en quelque sorte au canevas de sa fiction, quand elle aurait dû la repétrir, la refondre, tout subordonner à l'abondance dramatique dont son thème était tout plein. *Aux jours de Maison neuve* est un essai. Nous n'en avons pas caché l'essentielle imperfection, qui pourrait être réparée, si l'auteur voulait s'en donner la peine, et revivre son œuvre, et redescendre dans l'âme de son héros, pour mieux en saisir les nuances diverses. Il a cependant un très grand charme, que nous avons goûté à la lecture, mais qui s'est évanoui à la représentation. Pourquoi? Par la faute des acteurs. Ce qu'il y avait de mieux, c'étaient les décors, c'est-à-dire les accessoires. Le reste, c'est-à-dire ce qui importait vraiment, le jeu scénique, la diction, cela fut très faible, presque pitoyable. Les acteurs ne sentaient pas leur rôle. S'ils avaient eu, du moins, assez d'art pour recouvrir cette indigence de sentiment, cette absence de cœur! Les belles phrases étaient défigurées sur leurs lèvres. Ni Lambert Closse, ni Élisabeth Moyen ne sont entrés dans leur personnage. Ils nous en ont donné plutôt la parodie. C'est ainsi qu'un drame de pur amour s'est mué en quelque chose de bourgeois, de commun, en de vulgaires scènes de cinéma. Et les entr'actes n'en finissaient plus. Pourquoi, de grâce, entreprendre de monter une pièce, et de paraître sur un théâtre, quand on ignore à peu près tout de l'art dramatique? Madame Laure Conan a été mal servi par les circonstances. Son œuvre méritait mieux.

Henri d'ARLES.

LE PACIFIQUE CANADIEN ET LA LANGUE FRANÇAISE

Le 2 décembre 1920 l'un des directeurs de l'*Action française*¹ demanda à la compagnie du Chemin de fer Pacifique Canadien, à son bureau rue Saint-Jacques, le remboursement d'une somme payée pour billets inemployés. Le préposé auquel il s'adressa voulut que cette requête fût écrite sur une formule imprimée. Elle était en anglais. Notre ami refusa de la signer, exigeant qu'on lui présentât une formule rédigée dans sa langue. Il ne s'en trouva point. Après enquête au siège social de la compagnie, on découvrit que cette formule n'avait été rédigée qu'en langue anglaise. Notre ami porta l'affaire devant le Gérant général de la compagnie par une lettre où il invoquait les obligations qu'impose aux compagnies de chemin de fer le respect des droits du français. Il signalait même la politesse qu'à défaut d'obligations, devraient témoigner, à ce sujet, les compagnies de services publics qui dans la province de Québec font affaires avec une population en majorité de langue française. Après quelques autres démarches, ses efforts furent couronnés de succès. La Compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien fit imprimer une formule française intitulée : « Récépissé de billets déposés pour remboursement ». Nous espérons qu'elle sera distribuée à tous les agents de la compagnie et que nos compatriotes en feront usage.

Il convient, nous déclare notre ami, de remercier, en particulier, l'Hon. Sénateur F.-L. Béique, directeur de la compagnie, M. F.-L. Wanklyn et M. J.-Émile Hébert, premier assistant général au département des voyageurs. Ils montrèrent à résoudre ce petit problème un empressement et une courtoisie dont nous leur savons gré. La compagnie du chemin de fer du Pacifique Canadien occupe au Canada le premier rang des grandes corporations d'affaires. Sa façon d'agir donne le ton. Nous souhaitons qu'elle ait des imitateurs et que dans d'autres milieux l'on s'inspire de son exemple pour accorder à notre parler la place qui lui appartient.

De notre côté, tenons ferme. Nous finirons par faire comprendre aux Anglo-Canadiens que la langue française est l'une des deux langues officielles du Canada.

Antonio PERRAULT.

¹ A la revue nous ne sommes pas tenus à la même discrétion que notre collaborateur. Ce directeur de l'*Action française*, n'est autre que M. Antonio Perrault. Nos amis voudront le féliciter de sa belle ténacité.

LE PACIFIQUE CANADIEN ET LA
LANGUE FRANÇAISE

PAR DELÀ NOS FRONTIÈRES

« Army Lessons in English. »

Chacun sait que le gouvernement des États-Unis a autorisé l'enrôlement, en temps de paix, et le cantonnement dans six camps militaires, de ceux qui ne savent ni lire, ni écrire, ni parler l'anglais, aux fins de leur enseigner cette langue d'abord, et ensuite le civisme.

J'ai actuellement sous les yeux une série de sept brochures publiées par le ministère américain de la guerre lesquelles, soit dit en passant, circulent en franchise chez-nous, et constituent en quelque sorte l'a b c de l'américanisation que devront subir les recrues.

Une lettre explicative accompagne l'envoi dans laquelle nous lisons des machines comme celle-ci : "The intention is not only to teach them to speak, read and write english, but also, and what is more important, to be good american citizens. Patriotism, citizenship, loyalty to the nation, to her principles, her laws and institutions are taught from the very first lesson. The men are taught to express themselves in public, and to state intelligently what America stands for..... » Et voilà ! Pif, paf, boum !

Albatat enseigne l'art d'écrire en vingt leçons, et c'est déjà beau. Mais les Américains font mieux. Entre les couvertures de sept petites brochures rouges, ils condensent l'art de parler, de lire et d'écrire la langue anglaise correctement et donnent en surcroît des recettes toutes faites, « and the best in the world, you know », dont il suffit de se gaver pour être rempli de patriotisme, de civisme et de loyalisme

aux principes, aux lois et aux institutions de la libre Amérique. Ah ! ces Américains, ne faut-il pas les aimer un peu d'être si jeunes, et s'en moquer doucement ? Elle est si cocasse, dans sa sincérité, cette idée de réunir dans un camp militaire quelques milliers de jeunes « foreigners » de 20 ans et plus pour leur remettre un paquet de brochures et leur demander d'en extraire en deux temps et trois mouvements tout le patriotisme qui fait les bons citoyens. Vous voyez d'ici le conscrit grec ou arménien, débarqué d'hier, à qui les journaux ont appris que Théodore Roosevelt avait fait campagne pour la suppression des journaux rédigés en tout autre langue que l'anglais, les seuls précisément qui le relient en quelque sorte à l'âme de ses pères, le voyez-vous s'esquinter à écrire des enfantillages comme ceux-ci que je copie textuellement : « Theodore Roosevelt was a good American Soldier. I want to be a good American Soldier : My sergeant is a good soldier », et vous voyez aussi les suaves américanisants s'imaginer, qu'en formant péniblement ses bâtons, le malheureux se morfond à se répéter intérieurement : « A good American soldier likes a big job !..... I am going to write Nellie a letter..... I love my country ».

Ce serait franchement amusant, ces histoires, si ce n'était aussi un peu triste, par ailleurs. Croire qu'il soit possible de faire de bons citoyens, aimant réellement leur patrie d'adoption, au moyen de procédés artificiels brevetés comme celui-ci, c'est enfantin. Ce qui l'est moins, et qui peut avoir de graves conséquences, c'est de soumettre des milliers et des millions de « foreigners » pourvus du droit de citoyenneté, à une espèce de kulture officielle anglo-saxonne que dédaigneusement on leur dispense du haut d'une prétendue supériorité de race et de sang pour en faire des « 100 per cent Americans ». Américaniser l'immigrant en lui

faisant entendre — par la manière forte, au besoin, — qu'il doit tout de suite vider son cœur de tout sentiment d'affection pour la terre qui l'a vu naître, extirper de son âme les vocables de sa langue maternelle, et faire foin de toutes les traditions, us et coutumes que lui ont religieusement transmis ses ancêtres et qui constituent toute sa vie émotive, c'est une tâche qu'on n'accomplit pas en faisant apprendre par cœur d'ineptes : « My sergeant is a good soldier. I want to read a good book about Theodore Roosevelt ». Et si on réussissait par des moyens aussi bêtes, vrai, le nouveau « 100 per cent American » ne vaudrait pas cher ! Mais ne nous serait-il pas possible de tirer de l'effort américain qui s'inspire d'une haute pensée nationale, s'il est puéril et tracassier dans ses méthodes, une leçon que nous pourrions appliquer chez nous où nous comptons tant d'étrangers latins comme nous, ou catholiques comme nous ? M. John Daniels dans son volume « *Studies of Methods of Americanization* », publié grâce à la munificence de la *Carnegie Corporation*, soutient que la meilleure façon d'américaniser l'étranger c'est de le laisser participer à la vie américaine ambiante, spontanément, inconsciemment. La participation c'est une association dans laquelle le « native-born » a sa part et qui doit être d'encourager, d'inspirer l'immigrant, de reconnaître sa valeur, de l'aider en lui donnant le bon exemple, en se mêlant à sa vie, en le faisant participer à la sienne propre.

Nous sommes-nous suffisamment préoccupés de canadieniser dans ce sens les étrangers qui habitent à nos portes et que trop souvent nous ne connaissons même pas ?

La Plaie du Dessin américain

The Onlooker, qui se donne comme indépendant en politique et qui ne paraît avoir été créé et mis au monde que pour

défendre le tarif contre les libres échangistes de toute catégorie, ce qu'il fait du reste avec talent, contient, dans une de ses dernières livraisons, un article violent et bien bâti sur la plaie de la caricature américaine. Si c'est un péché et une honte, dit l'*Onlooker*, qu'une caricature soit tolérée par le public, c'est également un péché et une honte que ni les éducateurs, ni les pasteurs, ni les chefs des grandes universités ne songent à protester là-contre au nom de la jeunesse confiée à leur garde, et dont l'imagination est salie par ces « dessins nauséux ».

Et qui songerait à blâmer l'*Onlooker*? Combien de cerveaux français, chez nous, ne veulent se nourrir du *Star* par exemple, que parce qu'ils y trouvent « bringing up Father », et combien de jeunes Canadiens français n'apportent, à leur foyer, comme littérature dominicale, que les journaux les plus abondamment pourvus de « Polly and her Pals », et autres « Mutt and Jeff »? Se rend-on compte de la déformation mentale et morale que peuvent produire à la longue ces inepties qu'on retrouve jusqu'en certains journaux français? Le dessin est toujours vulgaire, grossier, trivial, informe, et ce qu'il représente et évoque, avec une brutalité crue, baffoue constamment ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus digne de respect : la femme, le foyer et son chef naturel, le père.

A ce mal d'une prédication insane et malsaine, par l'image, s'ajoute celui de la propagation des termes d'une langue innommable qu'on retrouve malheureusement sur les lèvres d'un grand nombre des nôtres. Corruption de l'imagination, corruption du sens moral, corruption du goût, corruption de la langue, c'est là l'œuvre du supplément comique américain et canadien. Comment le combattre? En le remplaçant peut-être, par quelque chose qui soit français? N'existe-il pas chez nous, et en France surtout,

toute une imagerie qui allie au bon goût de l'exécution artistique, un choix de sujets qui ne déflorent ni l'imagination, ni le cœur? Pourquoi ne pas tenter de la faire pénétrer partout? Dans quelques cas elle précéderait les niaiseries américaines et les empêcherait de jamais prendre prise, et dans presque tous les cas elle ferait pièce à nos Ladébauche et à nos Timothée.

Si aveugles que cela?

The Canadian Historical Review publie dans sa dernière livraison un article de M. Archibald MacMechan, professeur de littérature anglaise à l'Université Dalhousie, de Halifax, qui en a contre ceux qu'il appelle les « autonomistes ». Ces messieurs, prétend-il, croient que l'Angleterre veut mettre le Canada en esclavage en l'attachant au char de l'Empire, et c'est pure démence. Monsieur va un peu fort, direz-vous. Mais voilà bien un autre son de cloche. M. MacMechan, en effet, nous apprend qu'il y a quelque chose de plus amusant (more amusing) que de voir les autonomistes se battre ainsi contre un moulin : c'est de les trouver si complètement aveugles sur le très réel danger de l'asservissement du Canada aux États-Unis. Et alors c'est la série de toutes les tentatives de sécession et d'annexion politiques faites depuis 1774 à 1891 qui y passe, avec une analyse assez sommaire de tous les éléments de dépendance intellectuelle qui font que le Canada — le Canada anglais, surtout — n'est qu'un *adjunct* de la république voisine.

D'abord, s'il est vrai que les « autonomistes » — tous les autonomistes — sont ainsi aveuglés sur le danger de la pénétration américaine, la chose n'est pas « plus amusante » que de les voir se tenir en garde contre les manœuvres de Downing Street. Le fait vraiment regrettable serait d'ap-

prendre que leur vigilance oublie de se porter de ce côté. Il n'y a qu'une chose de tristement amusante en tout ceci : et c'est le cas d'un grave professeur qui ne peut apercevoir à la fois qu'un seul péril; qui ne s'en aperçoit — publiquement, du moins — pour la première fois qu'en 1920, et qui enfin ne voit de remède à cette menace que dans la « création d'un esprit national » auquel il donne comme pierre d'assise l'amour de notre Mère l'Angleterre, « Mother England ».

Le distingué professeur veut bien nous apprendre que lord Elgin, durant son séjour au Canada, fut constamment hanté par la crainte de l'annexion. Oui. Et si mes souvenirs sont exacts, le noble lord a même indiqué comme un excellent moyen de barrer la route à la pensée américaine qui sollicite nos « frères séparés », le libre développement de la race et de la pensée françaises. Lord Elgin voulait placer, entre des cousins trop tentés de se rapprocher, le mur solide d'une mentalité, d'une religion, d'une tradition, d'une civilisation différentes. Au reste, et pour mieux renseigner M. MacMechan, je le renverrai au compte-rendu d'une conférence — je la cite parce que j'y assistais — prononcée au Massey Hall, le 5 mars 1912, à Toronto, par M. Henri Bourassa qui déjà s'occupait assez activement des menées impérialistes. M. MacMechan y verra que la hantise impérialiste n'empêchait pas l'orateur canadien-français de dire aux Torontonien, sur le péril de l'annexion, tout ce que contient l'article de la *Canadian Historical Review* et beaucoup d'autres choses aussi, dans la même veine. Cela prouvera au moins au professeur d'Halifax qu'une certaine catégorie d'autonomistes n'est pas aussi aveugles qu'il se l'imagine, et cela lui apprendra peut-être — « by the way », comme on dit chez lui — que le meilleur moyen de développer ici un véritable esprit national cana-

dien, c'est encore de commencer par aimer le Canada, avant et par-dessus tout.

Pour mémoire

Dans la *Canadian Historical Review*, même livraison, M. Gustave Lanctôt, fait la critique du livre de notre directeur, M. l'abbé Groulx; *Lendemain de conquête*. Il y glisse, au début, à l'usage des lecteurs anglais sur qui elle n'aura pas manqué d'avoir son petit effet — la flanelle rouge devant le taureau — cette courte phrase : « We suspect him (M. Groulx) to have read rather attentively Mr. Bourassa's book : *Que devons-nous à l'Angleterre?* ».

Il convient de noter — pour mémoire toujours — que cette petite phrase brillait par son absence dans la critique du même bouquin qu'en a donnée M. Lanctôt aux lecteurs français de la *Revue Moderne*. Délicieux, délicieux.....

Louis-D. DURAND.

PÉLÉRINAGES HISTORIQUES

Au cours de la belle saison, nous nous proposons d'organiser, l'un après l'autre, une série de pèlerinages historiques aux endroits suivants à Carillon (Ticondéroga), à l'Île-aux-Noix, au fort de Saint-Jean, de Chambly, au manoir de Montebello, à Verchères, à la Rivière-des-Prairies, (coulée de Jean Grou), etc. Ces pèlerinages se feront, autant que possible, en automobile, le dimanche après-midi. Un conférencier accompagnera chaque fois les excursionnistes. Ceux qui veulent en être peuvent s'inscrire tout de suite.

PIERRES D'ATTENTE

Une fois ou deux par an, je crois bien, nous nous demandons s'il existe une littérature canadienne. Nos écrivains, sans se rebuter, refont la preuve classique de l'existence du mouvement. Ils ajoutent chacun leur pierre, qu'ils polissent avec piété, à l'édifice où nous nous sentons de plus en plus chez nous. Je parle de ceux que guide une doctrine, et c'est, grâce à Dieu, le bon nombre, dans notre élite laborieuse.

« Au service de la tradition française », M. Montpetit apporte les éléments d'une doctrine presque complète. Un écrivain de sa taille ne saurait, en un volume de deux cent cinquante pages, verser tout ce qu'il a dans la tête et dans le cœur. Sur ses sentiments intimes, M. Montpetit s'épanche avec une discrétion qui laisse soupçonner un riche fonds de réserve.

Ses confrères de l'École des Sciences Politiques de Paris reconnaissent en lui « un de ces Canadiens de vieille roche qui considèrent la France comme leur seconde patrie ». Ils le félicitent d'être resté un familier de la littérature française « qu'il commente en un langage curieux, assez personnel et caractéristique ». ¹ Cette renommée nous fait grand honneur. D'être « le plus Français de nos écrivains », ne l'empêche pourtant pas de puiser sa fierté à notre claire fontaine. « Notre histoire, écrit-il, n'est qu'une

¹ *Revue des Sciences Politiques*, Paris, Alcan. Octobre 1920, p. 637.

longue obstination à nos origines; nous avons grandi mais tout seuls dans l'abandon général, guidés et protégés par notre unique pensée. » On peut garder pour la France le culte dû à sa seconde patrie d'intelligence, on reste conquis par sa patrie d'origine, quand on en sait voir et célébrer ainsi la tragique beauté.

Qu'est-ce que la tradition française et quel ensemble d'idées l'auteur met-il au service de ce « dépôt sacré de la nation », selon la définition sommaire de M. Poincaré? Il y a la tradition française qui survit en France aux régimes du passé, et il y a une tradition française vivante au Canada. M. Montpetit décrit l'une et l'autre dans un recueil d'articles et de conférences.¹

On devine les raisons du classement. L'auteur a vécu en France la phase la plus active et la plus féconde de ses études; il y a vu de plus près ce que ne reflétait pas toujours fidèlement la littérature d'exportation; il y a sans doute appris à mieux connaître l'âme de son propre pays en étudiant à bonne école « l'art de regarder ». Il ne lui déplait donc pas d'y repasser en esprit avant de parler de nos survivances françaises. Il y gagne de mieux mettre au point ses propres observations, et de rappeler à ses lecteurs des deux côtés de l'Atlantique que les meilleurs éléments de la tradition française subsistent, avec des nuances, en France et au Canada. La douceur de son tempérament d'intellectuel et d'esthète recherche les points de contact et les affinités, plutôt que les endroits irritables, des âmes françaises essaimées dans le monde. Il dit de l'un de ses héros : « Avec bonne humeur, sans étroitesse de vue, et sans cette amertume chronique qui marque la manière de certains polé-

¹ *Au Service de la Tradition française*, par Édouard Montpetit. Bibliothèque de l'Action française, Montréal, 1920, 250 p. in-16.

mistes, il rétablit, dans un style vivant et coloré, les traditions françaises ». M. Montpetit, a de même en horreur instinctive les points de vue qui troubleraient sa propre sérénité, les thèses qui l'induiraient en amertume.

Le sergent du Roure, Louis Veillot, M. Hanotaux, Émile Faguet, sont quatre témoins divers de la tradition française, quatre ouvriers de la pensée qui peuvent chacun représenter ou décrire un aspect de la « France vivante ». Hector Frabre, c'est le trait-d'union intelligent entre les deux groupements français. Nos poètes canadiens-français, M. l'abbé Camille Roy, Joseph Baril, parmi les jeunes, servent de témoins à la tradition française du Canada.

Quelques vues sur le présent et sur l'avenir, dans des conférences sur *la femme et l'enseignement, aux étudiants, pour la Civilisation française*, et dans des allocutions de circonstance à *l'Alliance française, à la mission Champlain, pour la Belgique, pour le fonds patriotique, pour la Croix-Rouge, et au général Pau*, résumant, reprennent et complètent devant des auditoires de choix, les principales idées émises dans la première partie. Le titre, *Au Service de la Tradition française*, indique donc justement le fil conducteur. Sollicité par des circonstances variées, l'écrivain et l'orateur ont obéi à la préoccupation maîtresse du professeur d'université. Il porte en tête un enseignement et vous le présente avec une distinction d'académicien.

Voici une âme française, selon la tradition : le sergent Henry du Roure, mort au champ d'honneur. Vous reconnaissez l'un de ces nombreux jeunes gens épris de paix, d'accord avec soi, de paix intérieure « par la discipline de la volonté, l'acceptation de l'ordre, l'amour des autres, le repos de la conscience, la suprême ressource de la foi » et « l'amer bonheur du renoncement », qui déjà, avant la guerre, répondant à la vaste enquête d'Agathon, légitimi-

maient tous les espoirs chez les amis de la France immortelle. On assiste à la genèse des sentiments qui auréolèrent la fin de la trop courte vie d'Henry du Roure. Au collègue, il apprend l'histoire héroïque de la France : « Dans le recul des temps, tout servait d'aliment à son imagination ardente et fière : batailles éperdues, mêlées gigantesques, panache de la chevalerie, charme de l'expression, prière des cathédrales, beauté du geste, patience du travail, audace de la pensée, humanité du sentiment... Ces éléments, ces richesses, légitimaient l'orgueil qu'il ressentait d'être né Français. » Ce sont les traditions en images.

On remarquera dans ces lignes le maniement des substantifs de valeur. Êtres de raison, ils défilent en rangs serrés comme les faits qu'ils résument. La perspective est indéfinie. Je voudrais, au passage, faire voir comment l'art de l'écrivain choisit aussi le verbe qui précise les caractères de l'action, peint les états et nuance le jugement implicite. Il nous montre son ami s'élançant dans la vie, ce passé dans les yeux. La réalité le heurte. Il tâche de « comprendre son temps » : « L'âpreté de la lutte pour la domination, la course à la richesse, le tourment de paraître, la mesquinerie des moyens, *toutes ces contingences d'où jaillit souvent, par réaction, une beauté et que l'histoire atténuée et néglige, qui sont le bouillonnement d'où monte l'avenir, lui faisaient croire à une sorte de décadence prochaine... Son regard, plus habitué, comprit.* »

Il peut être indélicat de ranger un maître parmi les disciples. Pour m'épargner la difficulté de caractériser le style de M. Montpetit, je demande la permission de rappeler qu'on y a trouvé des traits qui l'apparentent à la manière d'Étienne Lamy. Je ne crois pas qu'on ait le droit de presser ce rapprochement. L'extrême tension du style de M. Lamy est l'excès d'une qualité. L'érudit ne peut émettre

une idée, rappeler un fait, sans que surgissent devant lui une multitude de rapports. Il ne peut se tenir de vous les faire voir. La phrase se charge d'allusions denses. Vous travaillez là-dessus et vous constatez que l'horizon s'étend jusqu'aux extrêmes limites de l'érudition. Bossuet y eût trouvé les caractères du « style savant ». N'empêche que, si jamais le français devenait une langue morte, peu d'écrits imposeraient aux traducteurs autant d'efforts. N'est-ce pas assez pour qu'on hésite à ranger les œuvres d'Étienne Lamy dans la vraie tradition des classiques ?

Mais revenons à du Roure. Il lui paraît que son pays fait des expériences au bénéfice de l'humanité. Raison de plus pour ne pas céder au rêve qui entraîne la foule. « Au matérialisme de l'heure, il opposera l'idéalisme de tous les temps ». Et voilà dégagé un trait général de la tradition française : l'idéalisme, trait assez vague, il est vrai. Dans la nouvelle école des sociologues, H. du Roure est « un chrétien modèle » avant d'être un soldat accompli. Il écrit des *Chroniques françaises et chrétiennes*, où se manifestent l'unité de ses préoccupations, « ses façons identiques de regarder et de comprendre les sommets de la vie ». Observez les traits de sa physionomie française : « sensibilité saine, bon sens narquois, esprit large, curieux, ironie sans lourdeur comme sans méchanceté, foi inébranlable, dignité de vie, amour de la justice, de l'ordre, de sa patrie ».

La logique de l'histoire, sa première éducatrice, lui tient lieu de règle. Elle lui apprend à compter sur l'action des qualités de sa race, « sur les libertés nécessaires, ferment et garantie du droit, sur les grandes disciplines morales que le temps a dictées. » Il n'admet pas de rupture entre la France d'hier et celle d'aujourd'hui, pourvu que vive l'idéal, qui hait la politique simplement d'affaires, exalte

l'héroïsme et le met au service de l'unité française, contre les convoitises de l'étranger et contre les capitulations de l'intérieur.¹ Voyez par quelle vision aigüe du devoir de l'heure s'achève sa veillée d'armes : « Comme une immense pierre, posée en équilibre sur une base étroite, hésite, chancelle, est d'abord à la merci du vent ou de la poussée d'un enfant, et puis, quand elle s'est enfin abattue, déferait l'effort des géants, ainsi la destinée des nations avant de devenir irrévocable... Que chacun de nous fasse son devoir, avec une immense espérance, comme s'il devait être la petite main qui fait basculer la pierre ».

Atteint de trois blessures, il refusa d'être transporté à l'arrière. Une balle le frappa en plein cœur. Peu de temps avant, il avait pu recevoir d'un dominicain les sacrements.

L'auteur consacre à la mémoire du héros une étude sur son œuvre littéraire « trop peu connue », admettent les écrivains de la *Revue des Sciences Politiques*. Henry du Roure avait eu le temps d'écrire. Arraché à ses dix années de luttes sociales et politiques par une maladie qui le condamnait au repos, il termina le 17 juillet 1914, quelques jours avant la mobilisation, un roman où se peint le Français, l'homme de notre temps. *La Vie d'un heureux*, c'est le journal d'un homme arrivé, d'un homme politique, puissant roi du jour, « qui savoure le profond néant de tout cela, et qui, ruiné, déçu par toutes ses ambitions assouvies, trouve sur un livre de méditation religieuse la vérité de cette

¹ H. du Roure était sillonniste : si M. Montpetit ne le disait pas l'idéalisme ici décrété suffirait à classer le jeune héros parmi les disciples de Sangnier.

parole : « La paix, c'est l'accord avec soi ». Or, pour du Roure, on a déjà vu ce que suppose cet accord avec soi.¹

Idéal, patriotisme réfléchi, discipline intérieure par la foi franchement acceptée avec ses devoirs, telle est, par induction, la tradition française vivante en des Français d'aujourd'hui. Nous gagnons à les connaître de près.

Les pages consacrées à l'étude de l'homme, chez Veillot, nous intéressent, non pas précisément qu'elles apportent de l'inédit sur Veillot, mais parce qu'elles sont écrites de verve et indiquent où vont les préférences de l'auteur. Louis Veillot plaît à M. Montpetit, moins comme polémiste catholique, qu'à raison de son génie bien français et pour les qualités humaines de son cœur. Le charme de l'épistolier lui fait pardonner la fougue du lutteur. On le sait trop, beaucoup de catholiques de France ont attendu, pour lire Veillot, qu'un libre-penseur, Jules Lemaître, converti et mort depuis, le classât « dans la demi-douzaine des très grands prosateurs de ce siècle ». M. Montpetit, lui, a attendu le centenaire de la naissance de Veillot.

Parmi les traditions françaises, il en est une qui veut, que nous soyons faciles à diviser sur les questions d'idées et parfois sur les questions de mots. J'ai souvenir d'avoir entendu chez nous l'écho des querelles qui avaient fait long feu en France autour du journal l'*Univers*. De braves gens prirent ici parti contre Veillot parce qu'il luttait là-bas contre le libéralisme. De bonne foi, on s'en faisait un adversaire politique ! L'illustre journaliste se fût bien diverti

¹ En 1912, H. du Roure, terminait par ces lignes sa réponse à l'enquête d'Agathon : « Verrons-nous s'épanouir la renaissance chrétienne qui s'ébauche ? Je le souhaite passionnément, . . . parce que je suis catholique, mais aussi parce que je place en elle notre plus grande espérance patriotique et sociale. » *Les jeunes gens d'aujourd'hui* par Agathon, Paris Plon, 11e éd. p. 243.

de nos innocents malentendus, lui qui n'a parlé du Canada qu'à propos de nos zouaves, je crois, et de Mgr Grandin. Notre Louis Fréchette traitait Veillot en ennemi personnel, mais pour une autre raison : Veillot avait osé soutenir cette proposition, pourtant évidente depuis que Faguet l'a reprise, que Victor Hugo a du génie mais n'a point d'esprit. M. Montpetit a toujours eu trop de discernement pour céder à des préjugés enfantins. C'est le polémiste et « son amertume chronique », sans doute, qui a eu le don de ne pas l'attirer. Même aujourd'hui, pour ne pas reprocher à Veillot certaines pages, il a besoin de penser qu'elles sont effacées par d'autres, « belles de douleur ». Puisqu'il s'agit de tradition française, j'aurais aimé à voir M. Montpetit commenter ce jugement de Jules Lemaître : « Entre les écrivains qui comptent, Veillot me paraît *celui qui est le mieux dans la tradition de la langue*, tout en restant un des plus libres, des plus personnels... Il me semble avoir toute la gamme, et la grâce et la force ensemble, et toujours, toujours le mouvement, et toujours aussi la belle transparence, la clarté lumineuse et sereine ». Et ceci lui eût permis de le ranger sans hésitation parmi les classiques les plus authentiques.

Je serais injuste si je ne reconnaissais que le conférencier consacre toute une ligne et demie à louer en Veillot l'unité de la doctrine. Trop modestement il se dérobe à la tâche de montrer le caractère et la portée des luttes doctrinales du journaliste. C'est dommage, car c'était le moment ou jamais, de célébrer devant notre public, qui attend d'un maître des directions, la valeur objective de cette doctrine. « Veillot, écrivait Jules Lemaître, n'a qu'une idée, — et dont il n'est pas l'inventeur, — mais génératrice d'idées harmonieuses, à l'infini. Cela est peut-être aussi beau et

aussi rare que d'avoir beaucoup d'idées personnelles qui se contrarient. »

C'est beaucoup, sans doute, qu'on loue la probité de Veillot et sa sincérité. Ses adversaires eux-mêmes l'ont reconnue. Je ne dis pas que la leçon soit inopportune, bien au contraire. Mais il en est une de portée plus haute, chez Veillot, que l'exemple d'une vie vouée à la défense de convictions personnelles, que M. Montpetit appelle plus loin, d'un mot inexact, ses opinions. Ce mérite est subjectif et peut se rencontrer chez les idéologues les moins recommandables. Que M. Montpetit ne craigne rien. Il a l'autorité voulue pour défendre la valeur intrinsèque de la doctrine à laquelle Veillot doit toute sa gloire et toute la fécondité de son labeur. J'ignore si la critique sorbonnienne continuera longtemps de proscrire comme inélégante toute affirmation religieuse un peu précise et sûre d'elle-même. Certains signes d'après-guerre, comme, par exemple, la fin de l'épidémie kantienne, nous laissent croire que « le parti de l'intelligence », élite française revenue à la tradition catholique jusqu'au thomisme inclusivement, a bien renoncé à cette attitude émasculée de certains universitaires et aux platitudes infinies qu'elle commanda, au nom de la science, devant l'ennemi, devant l'étranger et devant les « métèques ». Ce qui n'est pas douteux, c'est que notre jeunesse canadienne peut affiner chez elle le sens des nuances et se livrer à la conquête de l'esprit critique, qui nous manque trop, au témoignage de M. Arnould, sans se figurer que la force des certitudes nuit à la grâce des attitudes.

Sur la grande route de Boynes, M. Montpetit a vu une large pierre où était enfoncée la croix de bois que défendit un jour, contre l'assaut des sans-culottes, Marianne Bourassin, la grand'mère de Veillot. Le temps, l'oubli, l'indifférence, ont laissé tomber la vieille croix. J'aime bien

le robuste symbolisme du projet que le curé de Boynes, l'abbé Grosbois, a confié à M. Montpetit : « Je la remplacerai par une croix de fer, c'est plus résistant. » Pour la tradition française, ce signe de victoire, franchement arboré, vaudra mieux dans les deux Frances, qu'un monument éclectique où la croix se masquerait timidement dans des fleurs sculptées ou dans des arabesques vainement ingénieuses, comme s'évanouit la doctrine du Christ dans le vague spiritualisme de M. Bergson et de M. Boutroux, tous deux périmés de leur vivant. Si j'insiste sur ce point, c'est pour féliciter notre écrivain d'avoir pris parti dans la lutte pour notre survivance et d'avoir dit à quoi elle tient. Car il y a cela : si même la délicatesse de vos goûts vous détourne de la lutte, vous pouvez y être entraîné à force d'intelligence. C'est l'un des phénomènes qui font le plus grand honneur à l'humanité.

M. Montpetit rend compte de sa lecture de *La France vivante*, livre de M. Hanotaux. Il explique où sont les sources de notre vitalité : il y va en termes généraux, à grands traits. Sous le régime français, ce sont « les efforts réunis de ces hommes (chefs et colons), leur foi inébranlable, leur ténacité ». Sous le régime anglais, « les mêmes forces ont tiré des événements des ressources nouvelles et composé nos gestes ». Ce n'est pas le régime parlementaire, certes, qui a fait le miracle. M. Montpetit sait trop bien, et il l'insinue en analysant Faguet, que *le culte de l'incompétence* vient trop souvent nous affaiblir dans nos réclamations des « libertés nécessaires ». Ce n'est pas le nombre, et ce n'est pas non plus la richesse, laquelle a fini par venir. M. Montpetit estime que la lutte que nous soutenons devient de ce chef plus intense et plus dangereuse. Le principe de vitalité, « âme victorieuse de tout un peuple », il le voit dans la survivance de notre souvenir français et de la langue qui

le fixe. Je ne voudrais pas subtiliser, mais puisqu'il l'appelle une « miraculeuse survivance », il faut bien comprendre que ce souvenir français est lui-même l'effet d'une cause plus profonde. « Tu auras beau parler anglais, disait un ouvrier à son compagnon, tu *jongleras* toujours en français. » Dans la philosophie du brave homme, tout se tient. Gardez aux consciences individuelles les principes qui leur font *craindre une seule chose* : « *de n'être pas en bon état* » devant Dieu, selon le langage du petit prisonnier des Iroquois, « l'enfant sublime de la Nouvelle-France du XVII^e siècle » et les générations monteront à la vie sans solution de continuité, sans suicide moral, mental, spirituel. Là est pour nous la *loi de la vie* et l'essentiel de la tradition française. Le reste est venu et viendra par surcroît. On a, par contre, cessé de parler et de *jongler* en français, quand on a perdu cette norme incorruptible, même si c'est pour y substituer celle que Newman prête franchement à ses compatriotes du XIX^e siècle : « *Decency is virtue* ». Regardez bien au fond des rares cas de défection qui attristent nos souvenirs ou nos yeux : vous trouverez toujours une crise de conscience en rupture avec le dogme ou la morale — souvent l'un et l'autre — qui édifièrent en son intégrité l'âme française.

On sait par cœur tout le facile persiflage que des Français, et quelques Canadiens qui se trompaient de modèles, se sont permis depuis un siècle et plus, sur les élémentaires vérités que je viens de rappeler. Cela ne fait qu'en illustrer l'évidence. L'attitude antifrançaise de l'ironiste Anatole France ne surprend personne : quand il se déclare communiste, il va logiquement jusqu'au terme de ses reniements de la tradition catholique et française. A la longue, il n'y a pas de nuances qui tiennent sur ces questions primordiales. Ceux des nôtres qui croient pouvoir impunément jouer au dilettante, retardent. Ils ne pourront éviter l'échéance que

s'ils s'interdisent toute logique. Jugez-en à l'accueil qu'ils ont fait au livre de M. Montpetit, pourtant si modéré, si peu agressif. Qu'il se dise bien que c'est là l'inévitable « rançon » d'une doctrine qui porte.

Pour l'avenir, il nous convie à la conquête économique de notre pays jusque dans l'industrie, et, quand l'aisance matérielle nous aura débarrassés de nos derniers soucis, il entrevoit que nous pourrons accomplir « notre suprême conquête : celle de l'idée ». Mais c'est à une condition : nous ne devons pas, en essayant d'exprimer une pensée qui nous soit propre, nous écarter un instant de nos origines.

M. Hanotaux estime que nous avons « charge d'âmes » en Amérique. Restituons à ces deux mots la plénitude de leur sens chrétien, que la langue de M. Hanotaux minimise trop souvent, et, cette distinction retenue, nous pourrons pratiquer à bon escient le conseil suivant : « Le Canada est par destination le défenseur des origines françaises et latines... S'il cherchait une alliance ailleurs qu'en France, il se délatiniserait inévitablement. » M. Montpetit cite sans commentaire, mais les justes remarques qu'il fait plus loin au sujet de la théorie de M. l'abbé Camille Roy sur la *nationalisation de notre littérature*, disent assez qu'il distingue entre la littérature française et une certaine littérature d'exportation. Par respect pour celle-là, nous avons souvent tenu à répudier celle-ci. Il nous faut toujours ce sens critique — il vaut l'autre — si nous voulons rester fidèles à nos origines. De la France, nous avons reçu « en lourd héritage de répandre et de perpétuer sa foi, sa pensée, sa civilisation ». Pareil héritage, qu'il fallut disputer au malheur et à l'injustice, n'a pas empêché le Canadien français de donner toujours des leçons « de tolérance et de grandeur ». Mais il y a des limites à l'indulgence, et M. Montpetit s'explique sans peine que

les « assauts répétés d'un orgueil traditionnel aient fini par agacer notre placidité paysanne ». Il sait « qu'une dernière concession serait une irrémédiable faiblesse », et il applaudit notre peuple de ce que, « subissant les mêmes affronts, il ait compris, au même tressaillement de son être, la nécessité de recommencer l'histoire ». Et voilà la tâche à accomplir. Pour être contenue dans les limites du langage le plus courtoisement mesuré, l'émotion de l'auteur n'en est ni moins réelle, ni moins profonde. La direction donnée a toutes les précisions nécessaires, si l'on rattache ce texte aux précédents.

Est-il jamais arrivé à M. Montpetit de partager, sur notre avenir, les doutes que son jeune ami Joseph Baril émettait afin de stimuler au travail ses compatriotes ? S'est-il demandé si nous n'avons pas « subi toutes les conséquences de la rupture », si nous ne sommes pas « des exilés », si, survivant physiquement, nous avons su créer autre chose « qu'une longue résistance miraculeuse, mais incomplète tant qu'elle ne se transforme pas en une affirmation durable, organisée, constructive » ? Il n'y paraît pas trop à le lire. S'il a connu pareille angoisse, le contact d'Hector Fabre à Paris, aura été pour lui une école d'optimisme. « Hector Fabre était pour nous tout le Canada », dit-il. Entre le sérieux étudiant et le diplomate canadien, il y a comme une harmonie préétablie des sentiments. « Il était (Hector Fabre) d'une aimable philosophie, jugeait les hommes comme ils croient être et les choses comme elles sont. » Et puis, il s'était imposé la tâche de faire connaître en France sa patrie éloignée. Il y a même réussi grâce à ses discours et à ses articles dans les journaux parisiens. M. Montpetit regrette que l'on ait pu oublier parfois ce que nous devons au dévouement de M. Fabre. Ses conférences sur l'évolution industrielle et commerciale du Canada don-

nèrent dès 1884 la note confiante. A l'Exposition de 1900, il regrette que « le souvenir d'un passé moins heureux qui lui paraît plus grand » ne s'exhibe pas avec l'éclat de nos richesses nouvelles. On le voit, l'idéaliste fait la part très belle à la tradition. Enfin ce patriote a le trait de plume, il est un lettré, il s'emploie à mettre son pays « dans la mémoire de tous les Français ». Il a ce mot « typique » : Le Canada est un coin « du globe à retenir ». Il n'a garde d'oublier de dire aux siens les conditions de leur durée. M. Montpetit résume ainsi sa pensée : « Il nous incombe de réaliser la logique de notre destinée en complétant notre innéité par une culture qui soit française et en continuant nos pères dans leur pensée autant que dans leurs actes ».

Ceux des nôtres qui ont à la fois le talent et d'utiles relations, font bien de ne pas négliger de saisir le public de France. Toute nouvelle *découverte du Canada* par des Français nous vaut mieux que le droit d'un sourire amusé. C'est quelque chose que de faire parler de nous au foyer le plus actif de la pensée universelle. Mépriser cet honneur peut être de la modestie un peu farouche, ce peut être aussi de l'impuissance dépitée. N'allons pas nous donner le ridicule de trouver les raisins trop verts, et de tirer l'habit de ceux qui les cueillent pour nous tous. Du reste, notre fierté n'est pas seule en cause. Les dires des Français provoquent nos réflexions et nous aident à nous mieux connaître, s'ils agacent parfois nos susceptibilités : ceci n'est pas un si grand mal. Les discussions qui s'ensuivent, et les mises au point, souvent nécessaires, nous valent mieux que l'oubli déprimant et l'inertie satisfaite.

Ne comptons pas, pour l'acquisition du sens critique et de l'art des nuances, sur les seules appréciations du public anglo-canadien ou américain : je n'ai pas besoin d'insister. N'espérons même pas que nos critiques suffiront à la tâche.

Il nous arrive trop souvent de condamner « sans forme ni procès des œuvres qui ont, pour nous, ce défaut congénital d'être canadiennes ». M. Montpetit a moins que d'autres souffert de cette injustice. Mais il a la générosité de ne pas souhaiter qu'elle dure contre d'autres. Et c'est pourquoi il loue M. Hector Fabre d'avoir attiré l'attention bienveillante de la critique française sur nos écrivains, d'avoir par là contribué à en faire reconnaître aux nôtres mêmes la valeur, d'avoir su, en un mot, « tout en restant Canadien d'esprit, de cœur et de mœurs, manifester brillamment par l'épanouissement continu de sa personnalité sa filiation française ». On ne saurait mieux dire, ni plus justement, de M. Montpetit lui-même.

Nos « poètes français du Canada » sont nos interprètes les plus *naïfs*, au sens flatteur que l'on donnait à ce mot au seizième siècle. Notre peuple a su trouver en lui-même « une âme locale et française tout à la fois ». Durham crut un jour lui lancer un défi triomphant. Or, Durham s'y est pris trop tard. Tous les éléments d'une littérature nationale étaient déjà créés : Garneau s'appretait à les fixer dans l'histoire; Lafontaine allait mettre à la défense de nos droits toute la logique et la clarté de son âme française; nos poètes recueillaient dans notre passé ce qu'il offrait de poésie vécue. Et Durham fut pour toujours dans son tort.

M. Montpetit ne croit pas à la critique négative. Il pourrait dire la faiblesse d'invention de nos poètes de 1840 et de 1860. Il aime mieux dire en quoi ils ont aidé notre peuple à *tenir* : « Ils ont été une des voix de la résistance commune. » Et ce point de vue, on l'admettra, est le plus intelligent. Il peut ainsi célébrer « ce qui demeure d'humain et d'éternel dans le frémissement de leur pensée ».

Sans doute ils n'ont pas créé une manière. La tradition romantique leur parut « conforme à leur tâche ». Ils

l'adoptèrent et, « sans aucune préparation d'ordre scientifique », ils s'inspirèrent de l'histoire, se contentant de donner à leurs vers la sonorité, la cadence, et tout ce que l'exaltation de nos conquêtes successives pouvait y mettre de lyrisme. Ils ont bien accompli la mission de leur époque. La même critique intelligente permet à M. Montpetit de saisir le mérite de nos poètes de 1895. On leur a reproché de dédaigner les thèmes chers à Crémazie et à Fréchette, de « se mêler à l'humanité troublée », d'être moins nationaux, de trop s'en tenir aux soucis de la forme, à l'imitation des Parnassiens. M. Montpetit n'est pas de ce sentiment. Il ne voit pas qu'il faille faire fi de leur effort, puisqu'il aura eu pour résultat « de plier le talent à la discipline rigoureuse de la forme, de susciter le noble désir de l'expression pure, rehaussée, attentive, surveillée ». Que l'on retourne maintenant vers le passé, et l'on aura, grâce à la génération nouvelle, « un instrument nécessaire ». Ce n'était pas peu de chose que « d'apprendre le français » au contact des maîtres de l'heure. Ce n'était pas non plus s'éloigner des origines françaises, que de s'essayer au maniement des idées générales, sous l'empire d'une curiosité universelle qui fut toujours dans la tradition française. Mais ce mérite reconnu, M. Montpetit ne s'étonne nullement de l'évolution d'un Charles Gill « tour à tour romantique, parnassien et provincialiste ».

L'évolution vers le régionalisme devait se produire, inspirée par l'instinctif retour à la terre, à la petite patrie toujours aimée. Toutefois M. Montpetit signale l'écueil du régionalisme, « point d'arrivée de nos efforts : prenons garde », dit-il, « qu'il ne soit une pure fantaisie, un vieux meuble, des mots du terroir, une recette culinaire. C'est l'âme qu'il doit atteindre et manifester dans toute sa simplicité; c'est, pour finir par où nous avons commencé, le

principe de vitalité qu'il doit mettre en lumière, pour en montrer la force prolongée ».

Cette manière de comprendre les hommes et les œuvres, on l'aura remarqué, ressemble beaucoup à celle de M. l'abbé Camille Roy. Comme lui, M. Montpetit veut que la critique soit « indépendante, modérée, disciplinée, inspiratrice ». Nos critiques feraient bien de fréquenter ces deux maîtres, ne fût-ce que pour s'inspirer de leur intelligente mansuétude. En quelques pages sereines et fortes, M. Montpetit indique la tâche de la critique, résume l'œuvre de M. l'abbé Camille Roy, et donne, sur l'orientation de nos écrivains et sur les sources d'inspiration de notre littérature, des conseils qui devraient rallier tous nos bons ouvriers. Au lieu du « blâme irritant et stérile », que ne s'en tient-on à la manière évangélique qui sait pratiquer la correction fraternelle, — n'ayons pas peur de ces beaux mots français du catéchisme — qui sait s'indigner contre les contempteurs de la lumière, mais qui se donne la peine de discerner les fautes d'inexpérience, n'éteint pas la mèche qui fume encore, et garde ses justes sévérités pour les ennemis de son pays, de sa race, de sa foi, de ses traditions, de la vérité. « La critique, écrit M. Montpetit, peut secourir l'écrivain... Elle peut le reconforter, développer le talent, le multiplier là où il existe déjà, lui indiquer les écueils, lui ouvrir des voies inconnues où s'avancer d'un pas assuré... »

Si M. Montpetit n'était retenu par ses travaux d'économiste, il faudrait pour toutes ces raisons lui demander de diriger notre critique littéraire alternativement avec M. l'abbé Camille Roy, Henri d'Arles et Albert Lozeau.

A propos des discours et des conférences qui remplissent la seconde partie du volume, M. Louvigny de Montigny regrette de ne plus éprouver, à la simple lecture, l'émer-

veillance que provoquèrent ces pièces, à l'audition.¹ Les campagnards ont au moins cet avantage : leur lecture n'est point traversée de pareils regrets. N'ayant pas entendu ces discours « dans l'éclat que le cadre des circonstances y ajoutait », ils se livrent tout entiers au plaisir de lire des morceaux achevés; ils devinent la portée des allusions, reconstituent la scène; à tête reposée, ils réfléchissent sur tel alinéa, telle courte phrase qui fait penser longuement. Ils sont heureux de retourner avec lenteur des pages dont la forme leur semble parfaite. « Il faut lire, souligner et relire : lire la plume à la main, lire à haute voix; lire en méditant, en analysant; lire avec les yeux de l'esprit; percer le mot jusqu'à l'idée et plus profondément encore, jusqu'à la nuance. »

Nos étudiants saisiront que M. Montpetit a dû pratiquer ce conseil. On reconnaîtra également qu'il a le droit de recommander aux jeunes gens de son pays d'avoir conscience de leur rôle, de se tracer un programme d'action, d'être exigeants envers eux-mêmes et indulgents pour les faiblesses d'autrui; de travailler, de se créer par l'effort un jugement ferme, droit, sain et juste, de vivre non seulement leur vie mais aussi celle du peuple dont ils sont une part, d'être des intellectuels, et de rester des hommes de cœur, de posséder pleinement leur langue et de « la servir en la parlant joliment, comme il sied si bien ».

Ajouterai-je que tous ces conseils prennent leur signification dans le commentaire poétique que M. Montpetit consacre au mot d'Emerson : *Hitch your wagon to a Star?* Cette page me semble l'une des belles choses de notre littérature. Elle achève discrètement d'indiquer pour nous le sens doctrinal, l'idéal religieux, mais encore imprécis,

¹ *La Revue Moderne*, 15 janvier 1921.

où tend la pensée générale de ce beau livre. L'auteur ébauche un tableau symbolique. C'est en plein pays de colonisation, dans cette région du nord où notre histoire recommence et où notre vie française s'ouvre des horizons nouveaux. On me permettra de citer les dernières lignes du *discours à M. Pothier*, et de trouver qu'elles sont d'un écrivain maître de son art :

« Bien souvent, du seuil de l'humble maison où l'homme de la forêt pose son outil, j'ai regardé descendre la nuit sur ce décor sans chaleur, aux lignes énergiques, où rien de la mort ne se reflète et qui possède toute la majesté de la force. Devant ce spectacle si plein de promesses, le cœur se reprend à espérer, et la parole de l'idéaliste Emerson ne paraît plus aussi vaine. Le jour, de partout disparu, ne donnait plus qu'un rayon qui venait doucement s'éteindre sur le vitrail, un instant ranimé, d'une église lointaine, et il me semblait que cette dernière clarté allait allumer là-bas la première étoile... ».

François HERTEL.

Nos prochaines publications.—Paraîtront en mai :
1° *L'Épopée du Long-Sault racontée à la Jeunesse*, de Joyberte Soulanges, (avec de jolis dessins), et aussi une préface de Madame Laure Conan, 50 sous l'ex., \$5.00 la douz.; 2° *Nos Historiens* d'Henri d'Arles, études de critique littéraire, 300 pp., 90 sous; 3° *Vers l'Émancipation* de l'abbé Lionel Groulx, suite des *Lendemain de conquête*, 300 pp. 90 sous.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

La Maison Martineau Les journaux nous annonçaient dernièrement une importante transaction commerciale : la fabrique de sucreries Martineau venait de passer en de nouvelles mains.

Ce fait ne retiendrait pas notre attention si cette maison n'était liée aux débuts de notre mouvement d'action française. C'est elle en effet qui la première subit les feux de notre critique, et c'est elle aussi qui la première voulut en tenir compte.

Opportune transformation La maison Martineau a toujours porté haut son nom français. Il n'en était pas ainsi cependant pour un bon nombre de ses produits. Ils s'appelaient *Buttercups*, *Horehound*, *Marshmallow*, *Carraway Seed*, etc., etc. Ses propriétaires déploraient cette anglicisation. Mais ils ne croyaient pas pouvoir y porter facilement remède. La mentalité publique ne semblait guère favoriser un changement. Si nos remarques leur parurent sévères, elles leur apportèrent toutefois un stimulant. Ils comprirent qu'une partie de l'opinion saurait apprécier et appuyer la transformation qu'on leur demandait. Ils s'y décidèrent. Peu à peu les étiquettes françaises s'étalèrent sur leurs boîtes et leurs flacons. Leur nouveau catalogue resplendit de noms français. La correspondance de la maison se fit exclusivement en français.

Votre commerce souffre-t-il de cette attitude ? demandais-je un jour à M. Martineau. — « Aucunement, me répondit-il. Oh ! il se peut bien que j'aie perdu par ci par là quelques clients, mais il y a eu d'amples compensations. Notre chiffre d'affaires n'a cessé d'augmenter, et actuellement nous ne pouvons répondre à toutes les commandes ». — Le résultat matériel était donc bon. Quant au résultat moral, il fut non moins remarquable. La plupart des autres fabricants de sucreries entrèrent dans la même voie. Presque tous ont maintenant des produits étiquetés en français.

Exemple fructueux La maison Martineau a donné un exemple fructueux. Elle le doit au patriotisme des deux associés qui la dirigeaient alors, MM. Martineau et Chartiez. Nous n'avons aucun doute que les nouveaux propriétaires — M. J.-A. Vailancourt et ses fils — ne continuent fidèlement les traditions de la maison

Française elle est, non seulement de nom, mais encore de fait. Qu'elle le demeure ! Que les nouveaux développements auxquels elle semble appelée accentuent encore ce caractère.

Ah ! si toutes nos maisons agissaient ainsi, quel danger nous aurions écarté de notre race ! Et de quel prestige cette germination d'industries florissantes, arborant fièrement leur origine, auréolerait son front !

Mines Malheureusement tel n'est pas le cas. La
souterraines majorité des grosses compagnies canadiennes-françaises porte, je crois, un nom anglais. Ce sont, comme les appelait récemment l'*Action catholique*, des *mines souterraines*. Grâce à leur nom, elles passent en effet pour être anglaises. Et ainsi elles sapent le crédit canadien-français, elles consolident la légende de notre faiblesse commerciale, elles fortifient à nos dépens la réputation de l'autre race. Ne serait-il pas important de faire un relevé de ces *mines souterraines* ? Nos lecteurs peuvent nous y aider. Qu'ils nous signalent les différentes maisons ou compagnies industrielles, commerciales, financières, etc., de notre pays, appartenant en tout ou en majeure partie à des Canadiens français et faisant affaires sous un nom anglais.

Encore un coup, nous ne saurions exagérer la gravité d'un tel état de choses. Il faut voir — comme les circonstances nous le permettent à nous-même — le nombre sans cesse croissant de lettres, de circulaires, de documents, adressés d'Europe, de France et d'Italie surtout, en *anglais*, à nos compatriotes. Pourquoi en agit-on ainsi ? Parce que là-bas on est de plus en plus persuadé que nous sommes devenus Anglais. Et à quoi attribuer cette opinion ? A ce vernis anglo-saxon qui s'étale sur nos timbres, nos monnaies, nos journaux, nos entreprises commerciales, industrielles, financières, etc. Un grand quotidien de Paris énumérait dernièrement les titres d'un des nôtres de passage dans la capitale : président de ceci, directeur de cela, membre de cette autre chose..... Et les noms anglais s'alignaient à la suite. Comment veut-on après cela qu'on nous juge encore français ?

Quelques Et c'est ainsi que l'une de nos Universités reçoit
faits d'une maison parisienne une carte adressée *To the Hon. President*, où on lit ce texte imprimé : *Voudriez-vous m'envoyer*, puis, écrits à la main, ces mots : *next catalogues, when ready*; c'est ainsi qu'un éditeur français adresse à l'un de nos collègues sa liste de publications, traduite en anglais; c'est ainsi que de Rome, d'un monastère italien de Clarisses, aux prises avec une extrême pauvreté,

arrivent à bon nombre de nos communautés religieuses des appels déchirants..... en italien? non; en latin? pas davantage; en français? encore moins;..... en anglais, toujours!

Cette manière d'agir nous surprend, nous indigné? Remontons à sa source, à ses vraies origines, et battons notre propre coulpe.

Deux mentalités

Mais je vais terminer par un trait plus consolant. La scène s'est passée à la Rivière Beaudette, petit village du comté de Soulanges. Il y avait donc là un marchand, un marchand canadien-français, qui ne devait pas savoir, je crois bien, d'autre langue que la sienne. Or, quelques citadins anglais, attirés par les charmes de l'endroit, vinrent y villégiaturer. Notre marchand les eut comme ciens. Cela le grisa sans doute. Il oublia leur petit nombre. Il oublia surtout le grand nombre de ses compatriotes qui l'encourageaient. Et un beau matin, les factures anglaises remplacèrent au magasin les factures françaises. Les bonnes gens du pays laissèrent faire. Les touristes, même ceux de notre nationalité, ne bronchèrent pas davantage. Une fois de plus, en pleine province de Québec, l'idée française baissait honteusement pavillon.

Cette triste situation durait, durait, durait, quand un jeune, un de l'A.C.J.C., et qui a de qui tenir, s'aperçut de l'affront. Blessé dans sa fierté, il résolut de relever le drapeau tombé. Son ardeur sut attendre l'occasion propice. L'heure venue il se rend, ses armes bien fourbies, au bastion conquis, et là, autour du comptoir désert, un duel verbal s'engagea où s'affrontèrent deux mentalités, j'allais dire, deux générations, celle d'hier, insouciant des détails, craintive, utilitaire, et celle d'aujourd'hui, attentive, vaillante, idéaliste. Long combat, aux étreintes parfois rudes, mais que vint clore la victoire du jeune paladin. Aux créneaux de la forteresse le drapeau est maintenant remonté. Il y flotte..... des factures bilingues.

C'est pour vous les jeunes, pour vous surtout que j'ai raconté ce trait d'un de vos frères d'armes. Il mérite plus qu'une platonique admiration. Imité-le.

Pierre HOMIER.

P. S. — Un ami nous fait remarquer que la rue *Common* dont nous avons parlé dans une précédente chronique s'appelle de son vrai nom la rue de la Commune. Ainsi est-elle inscrite sur les vieux pans de Montréal. Une rectification s'impose donc. Elie relève l'abord du Conseil municipal de notre ville. Ne pourrait-il pas faire mettre sans tarder des plaques portant cette appellation? Nous l'en sollicitons respectueusement.

LES LIVRES

UNE MAITRISE D'ART EN CANADA¹

Tout le monde a répété, à propos de ce livre, le mot de M. Massicotte : c'est une *révélation*. Nous savions bien, en effet, que l'École des Arts et Métiers de Saint-Joachim, fondée par Mgr de Laval, avait produit de nombreux peintres et sculpteurs et que, — si je ne me trompe, — le programme du Petit Séminaire de Québec comprenait, à une certaine époque, des cours d'arts appliqués. Les églises *d'en bas* furent vraisemblablement construites et décorées par des artistes formés dans ces écoles. Après 1775 encore, ils sculptaient des baldaquins à colonnes torsées. Mais nous ignorions que la région de Montréal eût eu, elle aussi, son atelier. Parmi les cinquante élèves qui le fréquentèrent de 1800 à 1823, on trouve le nom d'Amable Charron, de Saint-Jean-Port-Joli, et de François-Thomas Baillargé, de Québec : ce qui semble indiquer que les écoles québécoises n'avaient pas rouvert leurs portes, après la Cession.

La *Maîtrise d'Art* que nous a révélée M. Vaillancourt fut fondée aux *Écorres* (Saint-Vincent-de-Paul de l'Île Jésus) par Louis Quevillon. Elle atteignit son apogée entre 1815 et 1818, alors que le fondateur s'adjoignit trois autres maîtres-sculpteurs : Pepin, Rollin et St-James. Non content de nous faire connaître Quevillon et son école, l'auteur tire de l'oubli huit de ses élèves, dresse la liste des vingt-cinq églises qu'ils ont ensemble construites ou décorées et nous donne même quelques photographies de ce qui reste de leurs œuvres.

M. Vaillancourt ne pose pas au styliste. C'est un chercheur érudit pour qui aucun détail n'est indifférent. Peut-être y a-t-il là quelque excès, et aurait-il mieux valu mettre en note, ou reléguer dans l'appendice, certaines pages du texte. Mais tel qu'il est, le livre se présente bien et pique la curiosité. Il attirera certainement l'attention des curés sur les boiseries de leurs églises ou sur les vieilles statues de bois, cachées dans leurs greniers. Il enlèvera peut-être à quelques marguilliers de

¹ Par M. Émile Vaillancourt, à la librairie Ducharme, Montréal.

campagne le désir de démolir l'ancien pour faire du nouveau. A tous, il inspirera le regret qu'on ait remplacé tant de belles boiseries et d'élégants baldaquins par des enduits de plâtre.

Et maintenant, nous nous demandons quel est l'aqua-fortiste qui fera le tour de la province, accompagné d'un historien, pour recueillir les derniers vestiges de cet art charmant de la sculpture sur bois? Il ferait ainsi un beau livre et fournirait des documents à une jeune génération de constructeurs qui désire s'inspirer de nos traditions.

Louis DELIGNY.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

RAPPORT ANNUEL DE LA *Ligue des Droits du français*

Voici le texte du rapport présenté par M. Anatole Vanier, avocat, secrétaire général de la Ligue, à l'assemblée annuelle tenue le 29 mars 1921 :

Une médaille, frappée à l'effigie du pape, rappelle tous les ans au Vatican un des événements principaux du pontificat courant. Le rapport annuel de notre Ligue, où sont notés les faits saillants de notre activité particulière, est un peu comme cette médaille commémorative. L'omettrait-on une année que toutes les forces respectueuses des traditions le réclameraient impérieusement. Mais nous ne manquons pas de vénération pour la coutume ! Le secrétaire en sait quelque chose : il entend au moment opportun la voix de son cœur et aussi..... les recommandations de ses collègues.

L'année 1920 débuta par la reprise de nos conférences à la salle Saint-Sulpice. Monseigneur Gauthier et M. Édouard Montpetit avaient prononcé les deux premiers discours ; le 8 janvier, M. l'abbé Maurault y faisait l'histoire des universités. M. Antonio Perrault vint à son tour, par une étude fouillée sur *le professeur d'université*, nous doter en quelque sorte d'une trilogie sur le grave sujet de l'œuvre universitaire. Puis MM. Henri d'Arles et Guy Vanier complétèrent cette brillante série de conférences en traitant, le premier, de la culture fran-

caise, et le second, sous le titre de « Nos énergies méconnues », de l'importance de l'enseignement secondaire et des progrès de la législation et des œuvres sociales.

Les conférences données à Ottawa avec le concours de l'Institut canadien-français obtinrent également un succès remarqué. Inaugurées l'année précédente par M. l'abbé Groulx, qui avait pris pour sujet « La vie de nos pères », M. Jean Désy, M. l'abbé Olivier Maurault, MM. Émile Miller, Louis Durand et Léon Lorrain furent les conférenciers de l'année 1920. Ils entretenirent leur auditoire des sujets les plus variés : « Marc Lescarbot », « Le régionalisme », « La géographie canadienne », « La renaissance des Tchèques » et « Trois anglicismes » furent successivement à l'affiche, puis au programme.

La trouée faite par l'almanach de 1919¹ ne fut pas une opération de surface, c'est-à-dire un pas en avant suivi d'un recul. Le tirage de 1920 fut une seconde haute marée sans reflux.

« Comment servir » fut la rubrique des articles de tête de l'*Action française* au cours de 1920. Sous ce titre général, douze collaborateurs, des conditions sociales, des milieux les plus variés, prélat de l'Église, ministre, législateur, professeurs d'université et d'enseignement primaire, journaliste, artiste, financier, syndicaliste et étudiant, recherchèrent les moyens de bien servir les intérêts du Canada français du point de vue de leur sphère particulière. Le cadre de cette revue sommaire ne permet pas la moindre analyse de ces intéressants travaux; tout lecteur sérieux a dû les annoter ou les souligner pour référence. Il faut tout de même citer ici les noms de ces protecteurs et bons défenseurs de la patrie : Monseigneur Pâquet, M. Joseph-Édouard Caron, ministre de l'Agriculture, MM. Antonio Perrault, Thomas Vien, député de Lotbinière, C.-J. Magnan, Jules Dorion, Arthur Laurendeau, Joseph Versailles, Madame Fadette, MM. J.-A. Bernier, Léo-Paul Desrosiers et Alfred Charpentier.

Inscrivons également nos chroniques d'art et de littérature où la plume d'un abbé Maurault, d'un Louis Deligny et d'un François Hertel a servi si utilement la pensée et la cause françaises. Il faudrait aussi repasser ensemble : « A travers la vie courante » de Pierre Homier, et classifier les importantes pièces de notre section documentaire ! Cela fait, il resterait encore à tirer de l'oubli des articles comme celui de

¹ De 1917 à 1919 le tirage de l'Almanach fut d'abord de 10,000, puis de 25,000 et enfin de 40,000 exemplaires.

Monseigneur Béliveau sur le cinquantenaire de l'entrée du Manitoba dans la confédération canadienne. Et cette simple nomenclature ne révélerait pas à un étranger l'existence de notre chronique sur les livres, revues ou journaux, ni celle de la *Vie de l'Action française* ! Aussi n'y a-t-il pas lieu d'expliquer la croissance physique de la revue ; elle est aussi naturelle que le développement de sa collaboration littéraire ; de 48 pages elle devait passer à 64. Et ce fut fait.

Avec le numéro de novembre l'*Action française* inaugura un « mot d'ordre ». Cette initiative, suggérée par M. Perrault, consiste en « quelques lignes concises, explique Jacques Brassier, tantôt un point de notre doctrine sur lequel les circonstances nous commanderont d'appuyer, tantôt notre attitude définie sur des entreprises ou des problèmes où l'*Action française* ne pourrait se dérober, sans manquer à la raison même de son existence ». Le premier porta sur un récent projet d'une maison canadienne à Paris. Celui de décembre rappelait à l'occasion de la nouvelle année l'urgente question de la propagande.

* * *

Notre *bibliothèque* s'est accrue de plusieurs livres en 1920. Le premier de la série fut un recueil de discours et d'articles de M. Édouard Montpetit ayant pour titre : *Au service de la Tradition française*. Puis ce fut un volume de vers, *La Vieille Maison*, de Madame Blanche Lamontagne, *Lendemain de conquête*, de M. l'abbé Lionel Groulx, texte de leçons données à l'Université de Montréal, *L'Exploit de Dollard*, extrait d'histoire de Faillon, *La Culture française*, de M. Henri d'Aries, texte d'une conférence, enfin l'article de M. l'abbé Groulx paru dans le *Devoir* du 24 juin sous le titre de *Méditation patriotique*.

Notre revue annonçait en avril dernier un concours d'art dramatique. Après avoir énoncé le sujet proposé : l'anglomanie, le prix du concours : \$350.00, et les membres du jury : MM. Édouard Montpetit, Fernand Rinfret et Léon Lorrain, on y donnait toutes les conditions qui sont au nombre de sept.

Le mémoire de l'*Action française* destiné à appuyer la très importante thèse de Monseigneur Ross sur l'enseignement et la formation à l'école primaire, a produit, nous aimons à le croire, à l'ensemble des intérêts que nous voulions servir, tout le bien désiré.

Des relations officielles et permanentes ont été établies au cours de l'année entre les *Amitiés catholiques françaises à l'Étranger* et nous.

Elles constituent un démenti, qui ne parviendra pas probablement à ceux qui se plaisent à répéter que nous sommes régionalistes dans le sens obtus du mot et que nous ne faisons pas remonter l'histoire de notre peuple au delà de l'établissement de Québec. Nous désirions depuis longtemps faire un arrangement avec une librairie française, de préférence parisienne, où l'on pût se procurer en France les livres canadiens. Les *Amitiés catholiques françaises*, installées à la librairie Bloud et Gay, 3, rue Garancière, à Paris, se chargent de recevoir les livres canadiens qui leur seront envoyés; de notre côté nous recevrons ceux qu'on nous expédiera. Nous conservons dans ces relations la plus entière liberté de critique et d'action, mais nous établissons un pont permanent où la pensée des uns et des autres circulera à son aise. Il est entendu qu'on se placera de préférence sur le terrain catholique et social. Nous ferons un échange réciproque de quatre chroniques par année.

Ce rapport est déjà trop long. Il faut pourtant rappeler aussi les démarches fructueuses faites au ministère des Postes. Nous avons obtenu la distribution par tout le Canada de timbres bilingues en caoutchouc à l'usage des maîtres de Poste. Ce qu'il faut faire maintenant, c'est de porter la chose à la connaissance de tout le monde et de travailler à la diffusion de l'usage de ces formules bilingues. Le fanatisme des uns, la déformation du sens de la dignité et du patriotisme des autres maintiendront vraisemblablement l'emploi des vieilles formules anglaises; à ceux qui ont du cœur d'y voir. Louis Veillot était journaliste par devoir, faisons à notre heure la police dans le même esprit.

L'*Action française* a voulu, l'an dernier, que la canonisation de sainte Jeanne d'Arc fût célébrée à Montréal. Elle espère que la messagère de Dieu, qui a si brillamment délivré la France au XVe siècle, sauvera le Canada français au XXe. « Le 16 mai, écrivit Jean Beauchemin, le jour même des fêtes de Rome, une imposante cérémonie religieuse fut organisée en l'église du Saint-Enfant-Jésus de Montréal, paroisse de M. l'abbé Philippe Perrier, l'un des membres de notre comité directeur. Le R. P. Joseph-Papin Archambault, S. J. prononça à cette occasion une très importante allocution ».

Nous avons demandé l'an dernier que l'on célébrât la fête nationale — ne disons donc plus la Saint-Jean-Baptiste, disons en peuple majeur : notre fête nationale, tout court. Dans la livraison de mai le Docteur Gauvreau a tracé tout un programme aux orateurs de la fête. Tous les directeurs de notre comité appelés ce jour-là à prendre la parole se sont appliqués à être vraiment utiles aux intérêts vitaux de la race.

Notons en passant la longue séance de notre comité d'études économiques tenue au Cercle universitaire le 6 novembre, les visites des directeurs faites à Montréal et aux environs.

Le temps nous presse, mais il faut signaler encore la démission de M. Hervé Roch comme directeur, la réapparition du Dr Gauvreau qui le remplaça, l'élection de M. Perrault en qualité de directeur supplémentaire, l'accession de M. l'abbé Groulx aux fonctions de directeur de la revue remplies par M. Héroux depuis la fondation de l'*Action française*.

* * *

Et l'avenir ! L'avenir, au lieu d'en parler, faisons-le. Disons qu'il comportera entre autres choses un « triduum » d'action française.

Dans notre rapport de l'an dernier nous avons attiré l'attention de nos membres sur un commencement de jurisprudence établie à la Cour suprême du Canada en faveur du droit français par les juges Mignault et Brodeur. Ces deux magistrats ont décidé de n'admettre la jurisprudence anglaise dans les causes de droit français que sur les points où les deux droits sont identiques. Pour y arriver il faudrait que les avocats du droit français commençassent par suivre eux-mêmes cette règle dans le Québec. Et nous concluons qu'il y avait là un immense travail pour un comité juridique. Appelons-le de nos vœux.

Nous souhaitons également que la pensée nationale, l'activité des spécialistes, le commerce et l'industrie du Canada français pénètrent le plus possible dans le monde international. Nous sommes d'avis que nous devons nous servir de ce monde pour hâter notre croissance, développer notre influence et notre crédit. La pensée canadienne-française doit être défendue et fortifiée moins à Londres, où on nous regarde d'en haut, et à New-York, où on nous regarde de travers, qu'à Rome ou à Paris, centres de toutes les influences du monde, où l'on peut nous regarder d'un bon œil, et dans les pays où par nos spécialistes, notre commerce et notre industrie, nous avons quelque chance d'être regardés d'en bas.

Anatole VANIER.

BLOC-NOTES

LA FETE DE DOLLARD. — Elle s'annonce partout magnifique. Nos amis de Chicoutimi qui font toujours les choses grandement, organisent un grand concours d'histoire où il y a des prix superbes à gagner.

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique a fait distribuer à chacune de ses cours, des exemplaires du récit de Faillon, soit environ près d'un millier. Les Franco-Américains feront donc leur devoir. Les meilleures nouvelles nous arrivent de partout, de la jeunesse des collèges, des couvents et des écoles notamment. On sait quelle grandiose manifestation les chefs de l'A.C.J.C. préparent pour le 24 mai après-midi au monument du parc Lafontaine. L'Action française organise une fête régionale au Long-Sault, avec messe en plein air, sermon de M. l'abbé Ph. Perrier dans la matinée et discours patriotiques dans l'après-midi. Nous attendons là nos compatriotes d'Ontario et ce sera entre les deux groupes une chaleureuse et pratique poignée de mains. Il est possible que la veille au soir une réunion solennelle à Notre-Dame convie la population de Montréal à commémorer le souvenir des héros. Nous demandons encore une fois à nos amis de mettre le 24 mai la rose de Dollard à leur boutonnière. Pour beaucoup ce sera le seul moyen de célébrer la fête; et il importe que cette fête prenne un caractère populaire, qu'elle s'affiche par un symbole expressif devant tout le public. Nous faisons notre possible à l'Action française pour aider les organisateurs de la célébration. Nous publierons dans quelques jours l'*Épopée du Long-Sault racontée à la jeunesse*, de Joyberte Soulanges, émouvante évocation de l'exploit de 1660 illustrée par un jeune artiste plein de promesses. On peut aussi se procurer à nos bureaux la *Rose de Dollard* au prix de \$1.50 le cent, ou \$12.50 le mille, pourvu qu'on se hâte, la fabrication étant limitée. Quelques-uns ont désiré davantage: des collégiens nous ont demandé de leur procurer un buste de Dollard, qui leur permette de faire présider leur fête par le héros. Nous serons en état de leur fournir un buste signé par Laliberté, de 24 pouces de haut, fini en terre-cuite ou en bronze d'art, au prix de \$12.00, emballage compris.

LES CONFÉRENCES D'HENRI D'ARLES. — Le 13 de ce mois, Henri d'Arles terminait la série de ses conférences sur *Nos historiens*. La soirée fut particulièrement brillante. L'un de nos directeurs, le Dr Gauvreau, remercia le conférencier. Il le fit avec finesse et émotion. Henri d'Arles étudiait, ce soir-là, deux historiens contemporains, M. Thomas Chapais et l'abbé Lionel Groulx. L'attention vivante de l'auditoire pendant deux heures démontra une fois de plus la puissance et le charme prenant du conférencier de l'Action française. Une critique large, intelligente, sûre et fine nous est née. M. Joseph-Édouard Perreault, ministre de la colonisation du Québec, avait accepté la présidence d'honneur. Son allocution vint clore la soirée. Il fit bon entendre

cette belle parole loyale rendre franchement justice à notre œuvre, aux desseins qu'elle entend réaliser dans le plus entier désintéressement. Les milieux officiels, politiques ou autres, ne nous ont jamais gâtés en compliments. Cette franchise et ce courage ne nous ont touchés que plus vivement dans la bouche de celui que le Dr Gauvreaux saluait comme « une grande espérance ». Notre ami Henri d'Arles s'embarque pour Paris dans quelques semaines. L'année prochaine, nous le savons, il continuera sa collaboration à l'*Action française*, jusqu'au jour où, espérons-le, il reviendra prendre sa place parmi les maîtres de la pensée canadienne.

La revue.—

Quelle jolie chronique il y aurait à faire avec les choses aimables qu'on veut bien nous écrire au sujet de la revue. Le Frère Fulhert de Saint-Hyacinthe, l'un de nos plus fervents amis, nous envoie ce bout de lettre, à la date du 1er avril : « En réalité vous nous donnez encore plus que vous ne nous aviez promis, sinon par la quantité, au moins par la qualité et la variété. Vraiment c'est un régal pour l'esprit que la lecture de l'*Action française*. Je n'ai pas plutôt fini la lecture d'un numéro que je soupire après l'autre. Souvent je me prends à regretter de ne pouvoir faire plus pour la noble cause de l'*Action française* ».

— De Fribourg (Suisse), un groupe de jeunes compatriotes nous adressait récemment ses vœux de bonne année; le porte-parole voulait bien ajouter : « Ce n'est pas un petit étudiant inconnu qui vous parle; c'est tout un groupe de généreux Canadiens. Nous sommes dix, petit nombre, il est vrai, mais tous brûlant d'amour pour notre cher Canada..... Courage, continuez vos efforts; nous serons bientôt avec vous en première ligne, forts et pleins de zèle pour la cause. En attendant nous racontons à nos camarades suisses ou français, les meilleures pages de notre histoire. Qu'ils sont surpris de nous entendre parler le doux langage de la Sarine..... Ils nous croyaient anglicisés. Continuez vos nobles efforts. Et si plus tard on fait de pareils compliments à de jeunes Canadiens, ils pourront répondre : « C'est grâce à l'*Action française* que nous avons gardé notre langue ». Une deuxième lettre qui, au dernier moment, nous arrive du même groupe, nous annonce qu'on se prépare là-bas à fêter glorieusement le 24 mai. Une fête de Dollard à Fribourg ! voilà qui mérite pour le moins, un bravo.

Pratiquez l'Économie

systématiquement : c'est la meilleure manière d'accumuler un petit capital. — Pour cela, ouvrez un compte d'épargne à

La Banque Nationale

Siège Social: Québec

Fondée en 1860

La plus vieille banque canadienne-française, 325 succursales et agences au Canada.

Actif : plus de \$72,000,000. Correspondants dans le monde entier.



NOUS RECOMMANDONS LES

Conserves Alimentaires

Asperges, Tomates, Pois, Blé d'Inde, Poires, Pêches, Ananas. — Boîte hygiénique :

“FRONTENAC”

HUILE D'OLIVE PURE “JEANNE D'ARC”

Estagnons de 1/8, 1/4, 1/2, 1 gal., 5 gals, mesure impériale (Aussi en bouteilles).

Vin de Messe St-François doux, Cana sec, Approuvé

PATENAUDE, CARIGNAN, Limitée, - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

ÉCOLE DES
Hautes Études Commerciales
DE MONTRÉAL

AFFILIÉE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

PRÉPARANT AUX SITUATIONS SUPÉRIEURES DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE ET DE LA FINANCE

BIBLIOTHÈQUE ÉCONOMIQUE,
MUSÉE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL.

Décerne les diplômes de « Licencié en sciences commerciales » de « Licencié en sciences comptables » et de « Docteur en sciences commerciales ».

Le diplôme de « Licencié en sciences comptables » donne droit à l'admission dans « l'Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec » et dans « l'Association des comptables de Montréal » (*Chartered accountants*).

Des BOURSES du GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux, le soir : Comptabilité théorique et pratique, Opérations de Banque, Correspondance commerciale anglaise et française, Arithmétique commerciale, Algèbre, Économie Politique, Droit Civil, Droit commercial. Langues étrangères : (Espagnol, Italien, Allemand), etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des études.

399, AVENUE VIGER, MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

"COMPARER LE TRAVAIL"

voilà la devise de la *machine* à écrire

ROYAL

Quiconque *compare* adoptera toujours la "ROYAL". La machine pourvue d'un *clavier français* et de vingt autres améliorations toutes brevetées.

C. L. ALLUISI

REPRÉSENTANT

107- OUEST, NOTRE-DAME - - - MONTRÉAL

PRIX SPÉCIAUX AUX MAISONS D'ÉDUCATION

BANQUE D'HOCHELAGA

FONDEE EN 1874

Capital autorisé.....	\$10,000,000
Capital versé et réserve.....	7,800,000
Total de l'actif.....	61,000,000

CONSEIL D'ADMINISTRATION

J.-A. VAILLANCOURT, président; l'hon. F.-L. BÉRIQUE, vice-président; A. TURCOTTE; E.-H. LEMAY; l'hon. J.-M. WILSON; A.-A. LAROCQUE; A.-W. BONNER.

BEAUDRY LEMAN, Gérant général

Intérêt alloué au plus haut taux courant, sur tout dépôt de \$1.00 et plus fait à notre Département d'Épargne.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur — pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre.

Librairie Déom, Montréal

DERNIERES NOUVEAUTES

Abbé Th. Moreux — OÙ en est l'astronomie	1.75
Maurice Barrès — Le génie du Rhin	.75
Mgr de Ségur — Marie-Antoinette	1.50
Delly — L'ondine des Capdeuilles (roman)	.75
Johannet — Itinéraires d'intellectuels	.75
Francis James — Le Bon-Dieu chez les enfants. Album grand format. Dessins de Mme Franc-Nohain	1.25

OCCASIONS

Jean de Canada — Les deux neiges (val. .75)	.50
Bibliothèque contemporaine, val. .75 pour	.25
Fernand de Jupilles — Jacques Bonhomme chez John Bull.	
Max O'Rell — John Bull et Cie.	
Jules Simon — Le gouvernement de Thiers (2 vols.)	
Bentzon — Choses et gens d'Amérique.	
Bentzon — Une conversion.	

Et une centaines d'autres titres.

Ajouter 10% pour le port dans tous les cas.

Librairie DEOM, 251 EST,
rue Ste-Catherine.
MONTRÉAL

POUR LA FÊTE DE DOLLARD

LE 24 MAI

Il faut que la fête de Dollard soit célébrée d'un bout à l'autre de l'Amérique française. Il n'est si pauvre paroisse ni si modeste école qui ne puisse à sa façon honorer les héros.

Rose de Dollard — Jolie petite fleur rouge — emblème du martyr — en tissu, montée sur épingle. Devrait être portée par tous les Canadiens. La douzaine, **.20**; le cent, **1.50** ; le mille, **12.50**.

Timbres de Dollard — Dessin inédit de Joseph Dubois. Imprimés en couleurs, pour être placés sur la correspondance, les enveloppes, les cartes postales, etc. Par carnet de 90 timbres, **.05** (**.06** par poste) ; 12 carnets, **.50** ; le cent (9,000 timbres), **4.00**.

Buste de Dollard — Signé par Laliberté, fini terre cuite ou bronze d'art, 24 pouces de hauteur. Recommandé aux maisons d'éducation, cercles, etc., pour que Dollard préside aux réunions patriotiques (emballage compris), **12.00**.

Acte de décès de Dollard — Fidèle reproduction en simili gravure sur cuivre, des registres de Notre-Dame de Montréal (2 juin 1660). Fini noir et sépia, au choix. Monté sur papier de luxe, 10 x 13. Prêt à recevoir un cadre, **.10** ; **.80** la douzaine ; **6.00** le cent. Ce magnifique souvenir a sa place dans tous les foyers, écoles, salles publiques, etc.

L'exploit de Dollard, par l'abbé Faillon, d'après les documents de l'époque, 32 pages, **.10** ; **.90** la douzaine ; **7.50** le cent.

Si Dollard revenait..., par l'abbé Lionel Groulx, 32 pages, **.10** ; **.90** la douzaine ; **7.50** le cent.

NOUVEAUTE (paraîtra vers le 15 mai)

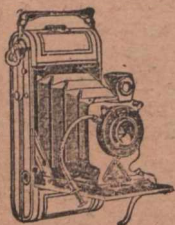
Dollard, par Joyberte Soulanges. L'épopée de 1660 racontée à la jeunesse. Couverture 2 couleurs, nombreux dessins, **.50** ; la douzaine, **5.00**.

(Ajouter **10%** pour le port dans tous les cas)

L'ACTION FRANÇAISE

369, rue St-Denis — Tel. Est 1369 — Montréal

Cameras "ANSCO" et BUSTER BROWN"



"L'ANSCO JUNIOR"

Aussi peu encombrant et aussi exact que votre montre, l'"AnSCO Junior" de poche est un camera à foyer fixe, pouvant photographier tout aussi bien de loin ou de près sans aucun ajustement. Choix de trois séries de lentilles à

\$12.00, \$13.50 et \$18.50

prenant des photographies claires et précises d'une dimension de 2 1-4 x 3 1-4.

Autres cameras "AnSCO" jusqu'à... .. **51.00**

Stock complet d'accessoires à photographies. Nous développons et imprimons ; le meilleur et le plus rapide service qui soit en ville.

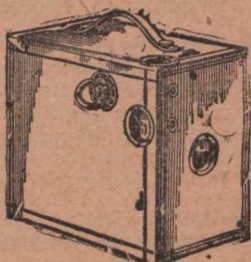
SPECIAL

ALBUMS A PHOTOGRAPHIES, 50 feuilles mobiles, couverture en soie. Prix spécial, chacun.. **1.25**

Au rayon du service d'optique
au premier

FAITES EXAMINER VOS YEUX

LE "BUSTER BROWN"



Pour les enfants, rien de plus pratique que le fameux camera-boîte "Buster Brown". Il fait de magnifiques photographies et résiste à tous les chocs. Prix variant de

2.50 à 4.50

Dupuis Frères

447-449 AVENUE STE. CATHERINE EST.

Coin St-André et Ste-Catherine,
Montréal